

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNÉE, No 511 SAMEDI, 17 FEVRIER 1894

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. J.-O. VILLENEUVE, LE NOUVEAU MAIRE DE MONTRÉAL.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 FEVRIER 1894

## SOMMAIRE

**TEXTE.**—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—L'incendie de l'exposition de Chicago.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Le clocher.—Poésie : Hiver, par François Coppée.—Nouvelle inédite : Les petits cœurs, par Jules Lanos.—Contre l'ennui, par Gisèle.—Théâtres, par Joseph Genest.—Une révolte en mer (avec gravure).—M. Waddington (avec portrait).—Sur la question des enfants, par Ernest Legouvé.—Notes et faits : Une cité sous terre ; La bénédiction ; Soyez matinal ; Curieuse anecdote ; Le cheval de boucherie en Chine ; Le papier au Japon ; La fonction préhensible du pied, par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons.—Jeux d'esprit : Charade ; Problèmes d'échecs et de dames.

**GRAVURES.**—Portrait de M. J.-O. Villeneuve, le nouveau maire de Montréal.—Les troubles en Sicile : Les révoltés pillant et incendiant les bureaux de la douane, à Monreale.—Etats-Unis : Incendie de l'Exposition de Chicago.—Gravures de nos feuilletons, etc.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,  
Tiroir 1070, Montréal

## ENTRE-NOUS.



Il est un peu tard pour parler encore du carnaval de Québec, je le sais, mais il faut cependant que j'en dise un mot et vous verrez que ce n'est pas sans cause.

Et d'abord, je désire exprimer mon opinion personnelle, que je crois partagée par tous ceux qui ont voyagé et, par conséquent, vu beaucoup.

Mettant de côté tous les plaisirs de cette fête d'hiver, pour ne parler que de l'embrasement du palais de glace, je n'ai jamais vu de spectacle aussi grandiose, aussi étonnant dans son ensemble. On peut voir des feux d'artifices cent fois plus nourris, mille fois plus coûteux, et j'en ai vu à Paris et ailleurs, mais rien n'était comparable à ce flamboiement du château et des frontons, qui ressemblaient parfois, sous les feux qui les coloraient, à de gigantesques rubis ou à des émeraudes invraisemblables. Accumulez toutes les pierres précieuses du globe, donnez à cet amas de germes la forme que vous voudrez, éclair-

rez le du soleil le plus doré, vous n'arriverez jamais à donner aux yeux une fête aussi fantastique.

Lord Aberdeen, notre gouverneur-général ; Astor, le milliardaire américain, et tous les étrangers, en ont été littéralement étonnés.

On peut faire plus gros, comme je l'ai vu à Montréal, il est difficile de faire aussi bien, quand on ne dispose pas, comme à Québec, d'un site incomparable.

\* \* La gravure publiée dans le dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ ne pouvait pas même donner une vague idée de cette scène inoubliable, et, à ce propos, il me semble qu'il est de notre devoir de reconnaître les justes plaintes faites par plusieurs journaux, bien que je ne sois nullement responsable de ce qui s'est passé.

Cette page illustrée a été faite d'après un dessin magnifiquement exécuté de notre excellent peintre, Charles Huot, mais il ne faut pas être bien connaisseur pour découvrir que ce qui a paru dans notre journal, n'est pas du tout de lui.

La photographie de M. Beaudry a été faite d'après le dessin à la plume de M. Huot, mais il y a loin de la soi-disant copie à l'original.

M. Huot est un artiste de trop grande valeur pour qu'il soit permis d'abîmer son œuvre sans protestation, et pour mieux vous convaincre de l'exactitude de ce que je dis, vous n'avez qu'à lui demander la copie photographiée de ce dessin.

C'est le seul souvenir artistique du carnaval et, pour cinquante centimes, vous pouvez vous le procurer.

En toute loyauté, nous devons ce témoignage à M. Charles Huot.

\* \* L'anarchiste Vaillant est donc mort subitement, le 5 courant, à sept heures du matin, comme l'avaient ordonné les autorités.

Quelques personnes croyaient que sa peine serait commuée par le président de la République et alléguaient, à l'appui de leur opinion, qu'en fin de compte, Vaillant n'avait tué personne. C'est vrai, et il eut aussi exact qu'au Canada, comme dans tous les pays anglais, il n'aurait pas été condamné à mort, mais il faut se rappeler que la France est, de toutes les nations, la première qui ait pris des mesures sévères contre les anarchistes.

En agissant ainsi le gouvernement républicain a été bien inspiré, car sans cela, on aurait pu craindre de voir se reproduire en France les horreurs dont l'Espagne et la Sicile ont été le théâtre.

L'Angleterre va être forcée à son tour d'en arriver là, puisque les orateurs anarchistes ne se gênent pas de dire publiquement, en plein Londres, qu'il faut se servir de la dynamite, si la police veut empêcher les réunions des ennemis de la société.

\* \* Vaillant a été exécuté sur la place de la Roquette, selon l'usage, et nombre de gens demandent qu'à l'avenir les exécutions ne soient plus publiques.

L'exécution dans la prison, dans l'ombre pour ainsi dire, à quelque chose de plus sinistre, de plus mystérieux, disent-ils, et empêche les condamnés de faire acte de forfanterie devant la mort, pour se ménager un petit effet sur la galerie et sur les spectateurs habituels de cette sorte de spectacle.

D'autres, au contraire, soutiennent que si l'on tue au nom de la loi, on n'a d'autre but que de faire un exemple, et que, par conséquent, il ne faut pas craindre la lumière.

Eugène Godin exprime sa pensée dans des vers énergiques :

Guillotinez au jour ! dans la lumière crue,  
Sur de grands échafauds ! au milieu de la rue !  
Ainsi qu'un peuple juste, honnête, de sang froid,  
Qui nomme un crime : " crime " ; et nomme le Droit :  
" Droit. "

Et surtout que pas un n'échappe. Pas de grâce.  
N'ôtez pas rien qu'un peu de crasse, ôtez la crasse.  
Eux-mêmes le diraient, tout comme Richelieu ;  
Si vous les consultiez, ils répondraient, pardieu,  
Que la grâce est faveur et la faveur injuste.  
Pourquoi rogner Alphonse et gracier Auguste ?

L'Angleterre a adopté le premier système, la

France est pour le second, mais, cette divergence d'opinions a, je crois, pour basse la différence de système d'exécution.

J'ai vu pendre et guillotiner ; la pendaison est hideuse, c'est une opération dont la longueur a quelque chose de tellement inhumain, qu'elle soulève le cœur de dégoût.

Voir un homme au bout d'une corde pendant vingt ou vingt-cinq minutes. Pouah !

La guillotine procède avec une rapidité telle que les spectateurs ne voient, pour ainsi dire, rien. Exemple : Depuis le départ de Vaillant de la prison, au moment de l'exécution, il s'est écoulé à peine vingt secondes !

\* \* Ce sujet n'a rien de bien alléchant, mais c'est de l'actualité, et vous savez qu'un chroniqueur n'a pas pour mission de s'occuper de l'histoire ancienne.

Préférez-vous parler de Sidonie ? On en a déjà tant glosé !

Sidonie est la fille de Vaillant, et son nom aurait sans doute à peine été cité, si un incident ne lui avait pas donné tout à coup une notoriété quasi-universelle.

Le procès de l'auteur de ses jours.—et de ses nuits,—allait son train, quand les journaux annonçaient, un beau matin, que la duchesse d'Uzès avait exprimé l'intention de prendre la jeune fille sous sa protection, de la faire instruire, etc., etc., bref, d'en faire quelque chose de bon, c'est-à-dire tout le contraire de son père.

Certes, l'intention était louable, mais les Parisiens, toujours un peu frondeurs, trouvèrent étrange que l'excentrique duchesse, dont le nom a été si singulièrement mêlé aux aventures du général Boulanger, juge à propos de se mettre une fois de plus en vedette, en voulant combler de ses bienfaits la fille d'un assassin, plutôt que l'enfant d'un honnête homme, et préférer faire le bonheur d'un seul être plutôt que celui de toute une famille.

Les journaux en parlèrent tant, que la duchesse, lassée de tout ce bruit,—d'autant plus que Vaillant, avant de mourir, avait exprimé l'opinion de confier sa fille à un de ses amis,—se décida à renoncer à son projet.

Elle le fit, du reste, avec beaucoup d'esprit et de cœur, et je suis certain qu'elle trouvera facilement le moyen de faire du bien à de braves gens qui ne cherchent pas à se faire un nom au moyen de la dynamite.

\* \* Assez de Sidonie, comme dit la duchesse dans la lettre qu'elle a adressée aux journaux, et passons en Chine, si vous le voulez bien.

Les chinois ont de singulières idées, pas plus que les nôtres certainement, mais elles sont d'un autre genre, et c'est pourquoi elles nous étonnent :

" M. Piassetsky raconte qu'étant un soir dans un quartier mixte de Shanghai, il demanda à un commissionnaire chinois s'il pouvait le conduire chez une femme qui lui laisserait prendre le dessin de son pied.— " Yesi ! Yesi ! " répondit le Chinois en imitant le *yes* anglais, et il se mit à conduire M. Piassetsky et son compagnon à travers des ruelles sombres et boueuses où, malgré cela, il y avait une foule de peuple. Ils entrèrent dans une maison où le commissionnaire chinois expliqua à la femme le but de la visite des deux étrangers, mais il reçut sur-le-champ un soufflet et s'en alla tranquillement, sans se déconcerter, en promettant qu'il aurait plus de succès dans une autre maison. Plus loin, il s'arrête, frappe à la porte et transmet la demande de M. Piassetsky à la Chinoise : il reçoit un nouveau soufflet, et, quelque peu confus, continue son chemin en invitant nos deux étrangers à le suivre.

" Dans la troisième maison, il ne reçut pas un soufflet, parce qu'il sut l'éviter à temps. Il est probable que ce guide savait parfaitement que les choses se passaient de la sorte ; son intention n'était pas de procurer à un Européen un modèle pour un dessin, mais de gagner quelque chose, quitte à recevoir quelques soufflets.

" Parler à un Chinois du pied de sa femme, c'est commettre la plus grande des indécences. Personne en Chine, pas même le mari, ne doit

voir le pied déchaussé d'une femme. Toute la pudeur chinoise est là !

" Il est également honteux pour un homme d'être rencontré en public dans la compagnie d'une femme, fût-ce sa mère ou son épouse.

" Quand un mari parle de sa femme, ce qui arrive bien rarement, il l'appelle très gravement " ma triste épine ; l'épine que j'ai dans les côtes ; la triste et abjecte créature des appartements intérieurs."

" Il est vrai qu'en Chine il ne faut pas prendre à la lettre ces petits termes d'amitié. La langue chinoise est toutes d'images et d'hyperboles. Demandez à un Chinois combien il a d'enfants, il vous répondra : " Les destins m'ont été peu favorables, ils ne m'ont donné qu'un seul *petit insecte*."

Nous ne comprenons pas que l'on emploie de pareilles expressions et cependant n'entendons-nous pas tous les jours des femmes appeler leur mari : " mon rat ; mon chat ; mon loup ; " des maris traiter leur femme de : " ma chatte ; ma gazelle," et des mères dire à leurs enfants : " mon petit chien ; mon chou ; etc."

Noms de quadrupèdes, de légumes, que sais-je ?

\* \* \* Voici maintenant les femmes qui se mettent à tenir des maisons de jeu, dont l'entrée est formellement interdite aux hommes.

La police de New York vient de faire une descente dans un de ces établissements, au moment où, autour du tapis vert, se trouvaient une douzaine de femmes très bien mises, appartenant à de bonnes familles et qui jouaient gros jeu.

On les laisse filer, mais la maîtresse du lieu a été coffrée.

Le beau sexe est décidé à adopter les vices du sexe laid.

Ce n'est pas ce qu'il fait de mieux.

\* \* \* Mot d'enfant.

Toto, qui a six ans, dit à sa grand'mère :

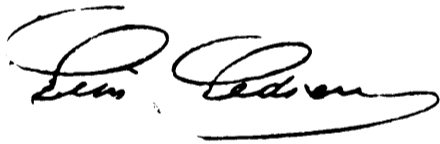
—Grand'mère, je voudrais quelque chose.

—Quoi donc, mon petit ?

—Un petit frère !

—? ? ? . . .

—Oui, mais, vois-tu, il ne faudrait pas en parler à papa, avant qu'il ne soit arrivé !



## L'INCENDIE DE L'EXPOSITION DE CHICAGO

C'est à la date du 8 janvier que le feu a éclaté, vers cinq heures du soir, et c'est seulement dans la nuit, vers trois heures, que l'on a pu se rendre maître des flammes.

Poussées par un vent violent, elles avaient gagné le toit du Palais des manufactures, où la plus grande partie de l'exposition manufacturière, emballée déjà, attendait que la douane eut terminé les lentes formalités nécessaires à son départ.

Une centaine de caisses appartenant à la France ont été entièrement détruites, et parmi celles-ci trente contenaient le précieux choix des vases en porcelaine de Sèvres qui avait été un des succès de l'exposition française des beaux arts.

Le total des pertes est évaluée à \$200,000.

Le sinistre est dû à l'incurie de l'administration de l'Exposition qui, par économie, et malgré les remontrances des commissaires français, avait réduit considérablement le nombre des surveillants des pompiers.

Le commissaire français a intenté à la ville de Chicago une action en dommages et intérêts.

Aucune indemnité ne compensera, d'ailleurs, la perte d'objets d'art unique.

Le monde n'est pas sérieux, et ce qu'il fait le plus souvent c'est de parler à tort et à travers.—ALBERT FERLAND.



Un impôt établi en France sur les bicycles a rapporté au trésor la somme de \$156,000.

\* \* \*

M. le comte de Mun, dont nous avons annoncé l'élection, en France, vient de recevoir les félicitations du cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat pontifical.

\* \* \*

Le bruit court que le comte de Mun, le célèbre orateur Français, sera invité à venir à Montréal donner une conférence au bénéfice du Monument National.

\* \* \*

M. l'abbé F.-X. Joly, ancien curé de la Présentation, est parti pour un voyage en Floride, avec le Révérend P. Duchausson, des Dominicains, de Saint-Hyacinthe.

\* \* \*

Pour célébrer le quinzième centenaire du baptême de Clovis, le premier roi chrétien de France, le pape a accordé à ce pays un jubilé extraordinaire, s'étendant de Pâques à Noël.

\* \* \*

M. l'abbé de Montigny, le prédicateur du carême à Notre-Dame, est arrivé en cette ville et a commencé ses sermons dimanche dernier. M. de Montigny est né en 1848 et est parent avec Son Honneur le Recorder de Montigny.

\* \* \*

Le souhait formé par LE MONDE ILLUSTRÉ avant les élections municipales est accompli : nous avons un maire Canadien-Français.

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. Villeneuve, et lui offrons nos sincères félicitations.

\* \* \*

Un comité vient de se former pour élever un monument à la mémoire de Chénier. Ce monument devait d'abord s'élever au centre du square Viger, mais plusieurs citoyens pensent qu'il serait beaucoup mieux placé au parc Logan, en plein quartier canadien-français.

\* \* \*

On assure qu'une députation de Montréalais doit aller à Ottawa pour demander au gouvernement fédéral une souscription de \$5 000 en faveur du monument de Maisonneuve. On se souvient, en effet, que sir John Thompson avait fait des promesses, à ce sujet, aux membres du comité de ce monument.

\* \* \*

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, l'anarchiste Vaillant a subi la peine capitale le 5 de ce mois, à Paris. Il a marché à la mort d'une façon relativement calme et a expié son crime sans vouloir accepter les consolations de la religion. Puisse son exemple retenir les malheureux qui seraient tentés de l'imiter.

\* \* \*

Une inflammation de poumons a ravi à l'affection de ses siens le R. P. Paradis, ancien vicaire à la Baie Saint-Paul et missionnaire dans l'Illinois. Il était né à la Petite-Lorette, près de Québec et avait fait ses études dans cette dernière ville. Le vaillant missionnaire est mort le 5 courant, à l'âge de soixante ans.

L'Annuaire Catholique, des Etats-Unis, pour cette année, constate depuis 1892 une augmentation de 95,938 âmes, dans la population catholique américaine. Selon cet Annuaire, on compte aux Etats-Unis 8,902,033 catholiques, 72 diocèses, 17 archevêques, 71 évêques et un cardinal. On compte également 9,717 prêtres, 8,729 églises, 8 universités et 25 séminaires, ou 2,076 jeunes gens se préparent à l'état ecclésiastique.

\* \* \*

Un journal de Québec nous reproche très durement d'avoir publié dans notre dernier numéro un dessin, de M. Ch. Huot, sur le Carnaval, sans donner le nom de l'auteur.

LE MONDE ILLUSTRÉ n'a jamais refusé de faire connaître le nom des artistes dont il publie les dessins ; il est, au contraire, heureux d'honorer ses pages de ces noms, surtout quand ils sont portés par des artistes Canadiens-français. Dans le cas dont il s'agit, notre correspondant de Québec nous ayant transmis le dessin en question, photographié par la maison J. Beaudry, nous l'avons fait reproduire tout simplement par la Cie Armstrong, de Montréal. Loin de vouloir cacher le nom de M. Ch. Huot, nous eussions, au contraire, été heureux de faire connaître au public le nom de l'auteur de ce remarquable dessin.

\* \* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Ch. D. La Baie du Febvre.—Votre analyse littéraire est bien conduite, mais ce travail ne saurait convenir au genre adopté par notre journal.

J. E. R.—Reçu votre poésie : *A mon ami*. Elle a grand besoin d'être retouchée avant d'être livrée à l'impression ; nous ne pouvons donc l'accepter telle quelle.

## LE CLOCHER

Avez-vous, amis lecteurs, remarqué quelque fois l'importance de l'église dans une ville ou dans un village ?

Du milieu des maisons, des maisonnettes, des chaumières, se détache un édifice, vaste souvent et magnifique quelquefois. . . . Lors même qu'il n'a pas des proportions grandioses, il dépasse toujours les modestes habitations qui l'entourent.

C'est que si celles-ci sont la demeure de l'homme, celui-là est le temple et la demeure de Dieu.

C'est que, de tout temps, on a compris qu'il n'y avait rien de trop riche pour celui de qui viennent toutes les merveilles de la Création.

C'est que cette maison de Dieu c'est aussi comme la maison commune de tous les habitants de la paroisse. Là seulement règne la vraie égalité : il n'y a plus devant Dieu ni riche ni pauvre, ni maître ni serviteur, ni rentier ni manœuvre, ni monarque même, ni mendiant.

Il n'y a que les enfants d'une même famille, réunis pour rendre à leur père un culte d'adoration et d'actions de grâces, pour lui demander les faveurs dont tous nous avons besoin.

L'église est encore une école, et la première de toutes celles où nous apprenons nos devoirs : la patience, le pardon des injures, la paix du cœur, le dévouement aux misères d'autrui.

Comment ne nous serait-elle pas chère et sacrée, cette maison du Seigneur, où tant de grâces pleuvent sur nous ? Comment s'étonner de l'importance qu'attachent à leur église aussi bien que les riches habitants des villes les plus pauvres habitants des campagnes ?

La reconnaissance est une fleur qui se fane vite dans le cœur de l'homme ; elle ressemble peu à la rose des quatre saisons, elle n'est pas remontante.—MAXIME DUCAMP.

La différence est grande entre la joie de l'homme des villes et la joie de l'homme des champs : à la ville, nous rions du monde et le monde rit de nous, mais aux champs la campagne rit avec nous.—PASQUIN.

## HIVER

Songes-tu parfois, bien-aimée,  
Assise près du foyer clair,  
Lorsque sous la porte fermée  
Gémit la brise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente,  
Les oiseaux, cher peuple étonné,  
Trop tard, par un jour de tourmente,  
Ont pris leur vol vers le Midi ;

Que leurs ailes, blanches de givre,  
Sont lassées d'avoir voyagé ;  
Que sur le long chemin à suivre  
Il a neigé, neigé, neigé ;

Et que perdus dans la rafale,  
Ils sont là transis et sans voix,  
Eux dont la chanson triomphale  
Charma nos courses dans les bois ?

Hélas ! comme il faut qu'il en meure  
De ces émigrés grolottants !  
Y songes-tu ? Moi, je les pleure,  
Nos chanteurs du dernier printemps !

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,  
Des oiseaux du prochain avril ;  
Mais ce ne seront plus les mêmes,  
Et ton amour attendra-t-il ?

FRANÇOIS COPPÉE.



## LES PETITS CŒURS



Je ne m'ennuie pas à vous regarder, madame, et volontiers je passerais la soirée sans rien dire, mais j'aimerais mieux parler. Dehors il fait si froid que je crains de vous proposer une promenade, et dans la chaude atmosphère de votre salon je me sens si bien que je vais m'endormir en rêvant !

Du reste je serai bref, mon conte est une histoire vraie, et la vérité n'est pas longue à dire. Vous connaissez le héros, mais je tairai son nom ; vous voudriez le consoler, ou le plaindre ou le féliciter, et le pauvre homme est ainsi fait qu'il veut s'enivrer de douleur. Il raisonne étrangement pour un homme : plus je m'abîmerai dans mon chagrin et plus vite passera le souvenir de mon bonheur perdu.

Je ne sais pas, madame, si vous pensez comme lui. Peut-être vous réservez-vous pour donner votre opinion d'avoir entendu les faits. Je ne puis que vous approuver, et quand j'entends une femme dire : — j'y réfléchirai — je l'admire toujours. Cependant, quand après toutes ces mesures, petites et grandes, étroites et larges, elle prononce un oui ferme comme un axiome, et tôt après un non également sincère, je ne suis pas éloigné de me ranger du côté de mon ami.

Vous dire qu'il déteste les femmes, madame, serait vous tourner contre lui et vous ne prêteriez qu'une attention quelconque à son aventure ; vous suggérer qu'ils l'aime trop, serait donner de son jugement une déplorable idée ; donc, madame, il les aimait beaucoup, *in genere*, et se trouve à la veille de les haïr, *in specie*.

Lui-même me l'a dit, madame ; et comme il n'a pas de secret pour moi, que, de plus, il ne m'en a pas imposé, je vais tout vous dévoiler.

Veillez seulement prendre garde que les étincelles ne volent pas sur votre robe ; en dépit de l'animosité de mon ami contre les femmes, animosité que je partage un peu et trouve toute simple, je ne souhaiterais point de vous voir rôtir sous mes yeux !

Donc, c'était en été, aux plus beaux jours de juillet ; dans une villette assise sur les rives du Saint-Jean, que mon ami s'installait pour un mois. Il était las ; il voulait faire une cure d'eau dans le fleuve, l'original ! et comme le pied écrasait partout de ces petits fruits que l'on mange avec de la crème et que l'on cueille à poignée dans les haies, il résolut d'y ajouter une cure de fraises.

Mais, je dois vous dire qu'il ne se baigna jamais dans le fleuve, madame, et qu'en revanche il glou-tonna d'énormes paniers de fraises !

Toutefois, comme entre le temps de se rassasier de fraises et celui d'en faire cueillir ou d'attendre qu'il y eût place pour de nouvelles, mon ami avait des loisirs, Frédéric s'ennuyait.

Vous avais-je dit, madame, que mon ami devait s'appeler Frédéric ? Pour se distraire, il fit quelques visites.

Dans la villette il y avait une veuve avec sa fille. Mademoiselle Augustine — on la nommait *mademoiselle* parce qu'elle appartenait à la haute société de la villette — était émoustillante. Elle chantait et riait, relinqait Frédéric, et coquetait avec lui, après quatre jours. Elle lui demanda un sonnet pour un album, pour la première page. Il l'écrivit un soir, et comme il était un délicat, il parla d'amour symboliquement. Augustine le lut, le trouva beau, je suppose, sans le comprendre ; même elle trouva moyen de feuilleter l'album si près de son ami, que leurs deux têtes semblaient se toucher.

Madame, vous vous attendez à quelque chose comme un baiser, en ce moment ; Frédéric fut tenté, et son cœur battit violemment dans sa poitrine tout à coup incendiée. En toute sincérité, je crois qu'elle ne cherchait pas davantage. Elle comptait fleurette plus qu'elle ne priait l'hymne d'amour. Quand Frédéric se retira, il se baissa pour lui baiser la main. Elle la retira brusquement et dit :

— Je suis engagée.

Frédéric ne la revit que de loin et n'y pensa qu'avec le regret que nous laisse un accroc fait au bon ton.

Pour le consoler je lui ai dit qu'il n'avait pas agi avec les ménagements et les délicatesses dont on use envers les poissardes, c'était son tort.

Mlle Augustine avait juste, selon moi, madame, l'âme d'une poissarde, en amour !

Votre Frédéric est bien vulgaire, punsez vous, madame. Songez donc, une femme qui cherche le baiser de la bouche et refuse celui de la main, n'y a-t-il pas de quoi déconcerter l'univers !

— Je sais des gens qui rougissent du respect qu'on leur porte et qui deviennent à un danger pour leurs libertés, si jamais la contrainte leur était possible. Mais, ne nous disputons pas pour si peu ; après tout, il ne s'agit pas de ceci dans mon conte.

\* \*

Un autre jour, mon ami frappa à la porte du docteur Flegme. Vous comprenez, madame, que je forge ce nom ; rien n'empêche qu'il existe en chair et en os ; mais si je nommais les héros par leur vrai nom, je sortirais de la fable pour entrer dans le fait divers.

Le docteur Flegme n'était pas chez lui ; une jeune fille aux yeux noirs, cheveux noirs, taille noire, robe noire, avec, de blanc, seulement, la gorge, le visage et les mains, et, de rouge comme une fraise, ses lèvres souriantes, lui annonça que : papa était parti dès l'aube.

— Je reviendrai demain, insinua Frédéric.

— Revenez ce soir, dit la jeune fille.

Et mon ami se garda bien d'y manquer. Même il oublia qu'il arrivait pour souper. Dans le hall du docteur Flegme, il fut reçu par la même personne et une autre qui lui ressemblait en tout, comme l'ombre ressemble à l'objet, c'est-à-dire avec un peu de fondu. Elle n'avait pas les yeux si noirs, ce qui donnait à son visage moins d'éclat et plus de rêverie. Elle avançait avec la majesté d'une reine. Ses lèvres étaient pâles, mais elles tremblèrent et se firent vermeilles au premier salut de l'étranger. Frédéric ne savait à laquelle remettre son chapeau, ses gants et sa canne. La dernière venue les lui prit des mains, l'introduisit

au salon, et lui tint compagnie jusqu'à l'arrivée du docteur, qui, décidément était fort occupé.

À la question : avez-vous soupé ? mon ami répondit : non, et se mit à table avec la famille. Il se trouvait près de la grande demoiselle qui se nommait Léda ; l'autre, la noire, vaquait au service de la table.

On passa au salon, et, comme il s'y trouvait un piano, on causa musique. Le hasard voulut que la belle Léda jouât avec goût et que Frédéric sût rendre de sa voix de ténor les airs qu'elle aimait le mieux. Comme en outre c'était vendredi, que le surlendemain était un dimanche et que la demoiselle touchait l'orgue de l'église, elle invita Frédéric à se faire entendre.

— À la condition que vous m'exerciez !

— Oui, certainement !

— Quand ?

— Demain.

— À quelle heure ?

— Quatre heures.

— Où ?

— Ici, je serai seule.

Madame, les heures qui précèdent le premier rendez-vous sont affreusement lentes.

Frédéric fit une course le matin et dut attendre le dîner longtemps ; il expédia mille petites affaires et trouva encore des heures à tuer avant de pouvoir se présenter décemment chez le docteur Flegme. Il partit malgré lui. Plusieurs fois sur le chemin il modéra le pas, regarda à sa montre, la crut détraquée, et se jeta dans une espèce d'échoppe à la porte de laquelle se dressait un bâton bariolé.

— Aux mains d'un frater tu te tiendras tranquille, pensa-t-il.

Bref, au moment où le perruquier lui passait le blaireau sur la bouche, la belle Léda passait dans la rue. Elle tue le temps aussi, fut la réflexion de mon ami.

La porte était grande ouverte avant qu'il n'eût mis le pied dans le jardinet du docteur.

Ils s'exercèrent sérieusement, presque timidement, et quand Frédéric regagnait son hôtel et prononçait : au revoir, la jeune fille lui dit :

— Aimez-vous les fleurs ?

— Je les adore, mademoiselle !

— Choisissez dans le parterre.

— J'aimerais ces pensées.

Et d'un tour de main la belle Léda les planta dans la boutonnière de Frédéric. Mais il y en avait trop pour un bouquet et la demoiselle laissa mon ami les glisser dans son corsage avec un petit air prude qui gagna mon ami.

\* \*

Passons quelques semaines, madame, l'amour avait progressé ; Frédéric avait dans un médaillon une mèche des cheveux de Léda. Une vieille femme lui dit que ceci lui porterait malheur.

Un soir que Léda jouait, mon ami lui prit la main et la baisa.

Elle abandonnait aisément sa main à la vénération de Frédéric ; comme le pape livre sa mule aux chrétiens. Puis comme elle était distraite il passa son bras droit autour de sa taille. Le piano s'arrêta. La belle Léda serra dans la sienne sa main gauche, et en même temps ils dirent :

— Oui.

Je suppose que cela signifiait qu'ils s'aimaient. Si je ne craignais de vous ennuyer, madame, je vous dirais de petites choses qui me laissent croire que la demoiselle était sincère et que Frédéric serait mort plutôt que de trahir sa foi. Ils avaient échangé des anneaux. Arrivés à ce point, disent les gens qui ne badinent pas, les affaires sont sérieuses.

Parfois, la demoiselle était invitée à chanter, à jouer, à danser, au théâtre, à la promenade, par de galants cavaliers ; mais elle ne cédait que sur un désir de Frédéric, ne jouait que pour lui plaire, ne dansait qu'à son bras, ne se paraît que pour briller près de lui, ne permettait à personne qu'à lui de l'aider à monter en berline ou à mettre pied à terre. Une telle préférence, madame, enlève tout doute sur la qualité du sentiment.

La belle Léda avouait qu'elle n'avait pas eu d'a-

mour et que son premier... je me trompe, elle ne promet pas que son premier serait son dernier.

A l'opposé de Mlle Augustine, la belle Léda donnait sa main à baiser jusqu'au bras ; l'intimité permettait à Frédéric au moins un mignon sur des lèvres qui avaient déclaré l'amour, mais la belle Léda détourna la tête.

—Non ! dit Frédéric ébahi.

Mais la demoiselle se tut. Mon ami crut s'être trop pressé, attribua à la pudeur ce petit hoquet et n'aima que davantage.

\* \*

Voulez-vous sauter avec moi, madame, une année, une petite année.

L'autre jour, je rencontre Frédéric, les yeux rouges, la démarche hébété. Il me fit déchiffrer dans sa chambre les lettres de la belle Léda. Depuis un an, vous comprenez, madame, qu'il y en avait un tas ! Et après chacune je disais à mon ami :

— Comme elle t'aime !

Celle de Noël était délirante, madame : " Mon Frédéric ! Mon seul amour ! Homme noble." Si l'on m'appelaient comme cela, madame, je ne saurais entraver en moi le mal de l'amour et de l'orgueil !

Je lus celle du jour de l'an ; elle me tomba des mains. La belle Léda brisait ses engagements, attirait sur son pauvre amant les bénédictions du ciel et le consolait dans ces termes :

" Des raisons personnelles m'obligent à vous prier de cesser de m'écrire. Adieu ! "

— Pourquoi, Frédéric, pourquoi ?

— Sans raison, gémit-il, je lui ai été fidèle.

— As-tu répondu ?

Il m'allongea une note très courte.

" Mademoiselle,

" Je vous ai respectée et aimée toujours, je respecte votre décision sans la comprendre et convaincu que rien de ma part ne l'a nécessitée.

" Vous me blessez intimement. Je n'appellerai sur votre tête ni bénédiction ni anathème, parce que je ne prends pas le nom de Dieu en vain.

" Je vous renvoie vos fleurs, elles étaient encore humides de mes baisers quand vous me les avez fait mouiller de mes larmes ; je vous renvoie vos cheveux, un autre amant n'aura pas la peine de gâter vos tresses de nouveau, vous lui prêterez cette mèche de cheveux ; je joins à ceci votre anneau. Il y a une tache sur ce pauvre petit bandeau : en le retirant de mon doigt, le sang a jailli, ayez le courage de le laver ! "

\* \*

Voilà l'histoire de mon ami, madame ; il ne la comprend pas ; Je n'y vois pas clair moi-même. Seulement je redoute d'être jamais hypnotisé par quelque sirène !

Vous êtes femme, madame, excusez ma hardiesse ou ma brutalité, et dites-moi comment et pourquoi vous jouez de si vilains tours aux hommes ?

*Julien Lanoë*

## CONTRE L'ENNUI



DEHORS, le vent souffle et, furieux, soulève la neige qui tourbillonne, s'élève et s'abaisse tour à tour.

Je suis seule pour quelques heures et l'ennui menace de venir s'asseoir à mes côtés. Je ne veux pas de ce compagnon importun et je suis décidée à lui résister. Je repasse mes armes de combat contre un pareil avocat. Voyons, essayons un bout de lecture. Voilà bien mon auteur préféré, mais je baille dès les premières lignes. Mes patins ? Mes raquettes ? Bien sûr je dépisterais l'ennemi dans ces courses capricieuses que décrirait mon patin et je lui jouerais de si mauvais tours en le promenant sur mes raquettes qu'il fuirait vite en déroute allant cher-

cher ailleurs conquête plus facile. Mais par un temps pareil il n'y faut pas songer. Que faire ? Eureka ! Mon regard plus bienveillant que ma pensée vient, en s'arrêtant sur mon secrétaire, de me rappeler le toujours infallible moyen. Ah ! ma chère correspondance, mes vieilles lettres tant de fois lues et relues ! Jamais je n'en refais la revue sans ressentir en mon âme les mêmes impressions qu'à la première lecture.

Ce petit paquet retenu par un petit ruban jadis rose, combien de fois ne l'ai-je pas défait. Ce sont les lettres de ma famille. Là, dictées par l'affection et la douce bonté, sont les mille riens qui rappellent le foyer absent. J'y retrouve aussi les gentilles remontrances et les sages conseils d'une mère ou d'une sœur aînée. Ici pas de fra's d'imagination. Quand le cœur parle, la sympathique amitié est éloquente et son style toujours exquis.

Voici un autre volume, j'y retrouve pêle-mêle les lettres de mes chères et bonnes amies, je sais si bien par cœur les jolis mots, les " tu sais... " ou bien " écoute, as-tu appris ?... " etc. Quel plaisir me donnent ces chiffons !

Pourquoi ne relirais-je pas ces quelques feuillets détachés d'un roman délicieux resté inédit ? J'hésite à rompre le fil qui retient tous ces jolis mensonges si éloquentement débités. Depuis longtemps déjà ils dorment au fond de ce tiroir. Une couche de poussière les recouvre presque. Secouons-la. Mon cœur remué par le souvenir laisse tomber la cendre de ses rêves de bonheur et elle vient se joindre à cette poussière déposée là par le temps. Mais non, passons outre. A quoi bon fouiller ces débris. Laissons dormir en paix tous ces trépassés et n'évoquons pas leurs fantômes... Revenons plutôt à ces nouvelles venues, fraîchement écrites. Que font-elles ici avec ces confidentes du passé ? Ces lettres, c'est le présent, le trait d'union entre le passé et l'avenir, c'est aussi l'espérance.

Comme il fait bon relire ces pages où respirent la plus affectueuse sympathie et la plus sincère amitié ! Là, pas de feinte ni dissimulation. La distance s'efface, je crois sentir les battements du cœur qui a dicté chaque parole et qui m'envoie de loin l'assurance d'une affection dont je ne veux jamais douter.

Remettons en ordre tous ces papiers si divers et allons rêver maintenant. J'ai fait forte provision de canevas et je puis broder à loisir. Je défie l'ennui de venir me relancer. Eblouie par l'éclat des ailes étincelantes qui me transportent dans le pays des rêves, je ne verrai plus de papillons noirs. Je puis jouir en paix de la solitude.

GISELE.



La semaine prochaine commence, au Queen's, une saison d'opéra comique et de grand opéra. C'est la compagnie de Geo.-A. Baker, qui a été engagée pour y donner ces représentations.

Mardi, le 13 courant, a lieu le bénéfice de Mme de Goyon, première chanteuse de l'Opéra Français. On a choisi, pour cette occasion, le populaire opéra comique de Donizetti, *La fille du régiment*, et *La Perruque*, comédie en un acte. Samedi soir, pour le bénéfice de Mlle Loye, la charmante actrice, on a choisi *Le petit duc*, avec intermède par Mme de Goyon et M. Achille Lejeune, violoniste. Voici le programme des autres représentations : Lundi, *La petite mariée* ; mercredi en matinée, *Le maître de forges* ; soirées, *Le grand Mogol* ; jeudi, même programme que le mardi ; mercredi, *La fille du Tambour-Major* ; samedi après-midi, *La fille du régiment*. A chaque représentation, on danse le ballet des fleurs.

Nous engageons nos lecteurs à se rendre, cette semaine, à l'Académie, où le " Montreal Amateur

Operatic Club," composé entièrement d'amateur montréalais, produit *Erminie*, opérette de Jacobowki, sous la direction de notre compatriote, M. J.-G. Couture. Les premiers rôles sont tenus par Mlles Ada Moylan, Ella Walker, Marie Pelletier et MM. A. G. Cunningham, Sobeski et autres, tous bien connus ici comme chanteurs et acteurs de talent. La mise en scène est sous la direction d'un professeur de New-York. Ceux qui ont assisté aux représentations de ce club durant les deux dernières saisons, ne sauraient hésiter à encourager cette entreprise nationale de l'un des nôtres,

La compagnie de variétés de Reilly & Wood a attiré une grande foule au Théâtre Royal la semaine dernière. Cette troupe est une des meilleures du genre et comprend parmi ses principales attractions le fameux kangourou boxeur, qui a fait accourir Paris, Londres et New-York au spectacle d'un nouveau genre qu'il donne, aidé par son entraîneur, Black Tom, qui est en train de faire fortune, grâce à l'idée originale qu'il a eue d'enseigner à cet animal exotique l'art auquel Corbett doit sa célébrité. Mlle Nana et ses lions domptés remportent aussi un succès mérité. La dompteuse, sous l'effet de l'hypnotisme et enfermée avec ses animaux, nomme très rapidement les objets de toute sorte présentés par l'auditoire à son compagnon. Irene Rice et Maud Harvy, deux bonnes danseuses, ont aussi remporté les suffrages des spectateurs. Pat. Reilly a dessiné tous les soirs avec une très grande rapidité et une fidélité remarquable, quelques portraits d'hommes célèbres. Grace Forrest a obtenu l'admiration de la galerie par ses charmes plastiques, dont elle tire le meilleur parti possible. La représentation se termine par une parodie d'une des meilleures comédies de Labiche, *L'affaire de la rue de Lourcine*.

Cette semaine la compagnie burlesque de Marie Sanger, surnommée la reine du burlesque, donne des représentations au même théâtre. Mlle Nettie von Beig en est la principale actrice.

La soirée dramatique donnée par la Congrégation des jeunes gens de Sainte-Brigide, le 5 février dernier, a été un succès sous tous les rapports.

Les jeunes amateurs ont très bien rendu, grâce surtout au concours de quelques amateurs de talent, un drame en quatre actes intitulé *Fleur de Lys* ou *Un Drame à la Bastille*. La pièce, qui possède des éléments de succès et contient des scènes du plus grand comique, est cependant défectueuse quant à sa construction. La scène française n'admet pas ces changements à vue de décors deux ou trois fois dans un acte. Il n'y a que Shakespeare qui s'est permis cette fantaisie avec succès. Quelques situations sont fort risquées comme vraisemblance, par exemple, celle où le vieux marquis de Lambèse sort de derrière son tombeau juste à temps pour empêcher ses deux fils de se tuer en duel sur la tombe de celui qu'ils croyaient mort. Mais nous n'avons pas à juger ici de la pièce, mais de son interprétation. Nous croyons devoir féliciter les MM. Hamel, Senécal, Malo et Provost, qui ont rempli leurs rôles respectifs d'une manière très satisfaisante. Les deux derniers, qui avaient charge de la partie comique, ont fait rire l'auditoire chaque fois qu'ils paraissaient en scène. Si leur figure avait un peu plus d'expression, ils seraient des comédiens d'une certaine force.

MM. Arthur Roy et Alphonse Fournier ont eu les honneurs du rappel dans leurs chansons comiques d'ent'actes.

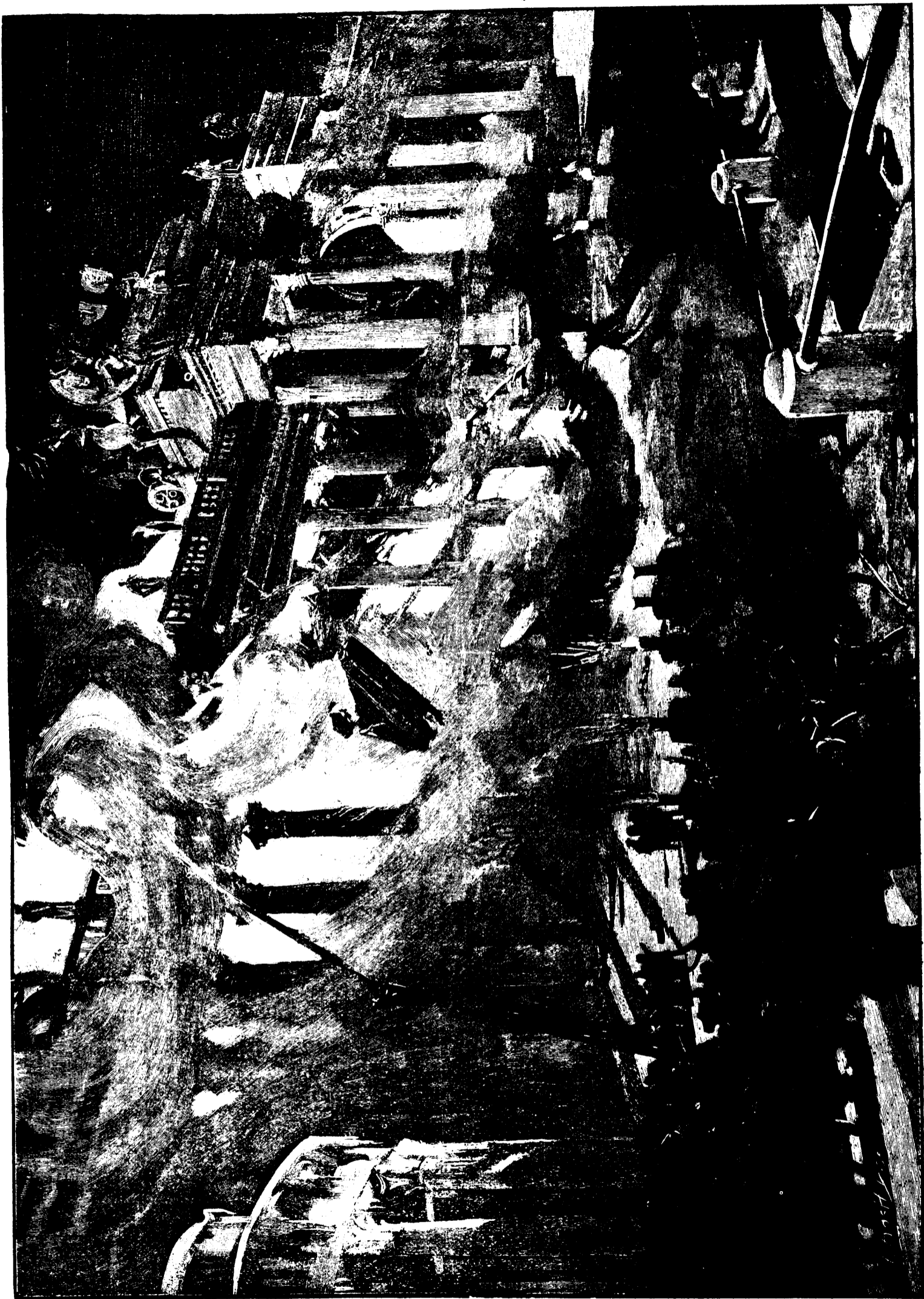
Les organisateurs méritent des félicitations pour le travail et le trouble qu'ils se sont donnés pour assurer le succès de cette soirée.

*Joseph Genest*

La religion si nécessaire à ceux qui obéissent, l'est encore plus à ceux qui commandent.—BOSSURT.



ITALIE.—LES ÉVÉNEMENTS DE SICILE.—LES RÉVOLTÉS PILLANT ET INCENDIANT LES BUREAUX DE LA DOUANE A MONREALE



ETATS-UNIS —INCENDIE DE L'EXPOSITION DE CHICAGO



## UNE REVOLTE EN MER

RACONTÉE PAR UN TÉMOIN

Un matin de janvier 1890, les habitants de Jamestown, ville de l'île de Sainte-Hélène, furent surpris par l'arrivée d'une chaloupe contenant dix-sept personnes, dans un état d'épuisement complet.

Les occupants du bateau établirent qu'ils étaient, le capitaine Robert K. Clarke, du *Frank N. Thaeer*, bâtiment américain de 1.600 tonnes, qui avait pris à Manille une cargaison de chanvre pour le marché de New-York, sa femme, son enfant et quatorze matelots.

Tout ce monde se dirigeait vers la demeure de M. J.-A. Macknight, consul américain à Jamestown, et y raconta son histoire ; mais les rumeurs les plus graves avaient déjà commencé à courir dans l'île, à propos de la tragédie dont l'apparition de ce bateau, bondé de gens, devait être l'épilogue.

Cependant, la vérité, quand elle fut connue, dépassait la plus extravagante de ces rumeurs, et ce récit maritime était le plus triste qu'on eût entendu depuis la mutinerie du *Flowery Land* ; même, la nouvelle aventure éclipsait l'ancienne, qui, quoique sanglante, n'était qu'une révolte ordinaire, soudaine et sauvage, c'est vrai, mais offrant beaucoup moins de ces horribles détails dont la simple lecture donne le frisson aux plus indifférents.

Aussi, nous ne pensons pas qu'on puisse trouver, dans les récits innombrables des désastres maritimes, un épisode plus fécond en éléments tragiques.

Voici les faits, tels que le capitaine Clarke les rapporta au consul américain.

\* \*

Dans le milieu de la nuit du samedi 2 janvier, le navire était à environ 700 milles au sud-est de Sainte-Hélène et marchait, poussé par une belle et forte brise. La nuit était admirablement étoilée, et la sécurité la plus complète régnait à bord.

A dix heures, le capitaine Clarke, qui tombait de sommeil, était descendu, laissant la direction du bâtiment entre les mains du premier et du second lieutenant, sans penser le moins du monde quelle sanglante tragédie allait s'y jouer, tragédie dont les acteurs étaient seulement deux hommes, deux coolies indiens embarqués à Manille.

Nous examinerons plus tard les projets de ces deux sauvages et la hardiesse extraordinaire avec laquelle ils entreprirent, sans complices, de massacrer autant d'hommes solides ; il vaut mieux commencer par exposer les faits.

\* \*

Soudain, le capitaine crut percevoir un cri per-

çant, qui l'arracha à son paisible sommeil. Il se demanda si le bruit appartenait à son rêve ou à la vie réelle, mais il se leva soudain et écouta. Pendant un moment, il se fit un silence de mort, puis il entendit, non pas un nouveau cri, mais le bruit de voix furieuses qui parlaient sur un ton de passion contenue, et ensuite une course précipitée sur le pont.

Convaincu qu'il se passait quelque chose de sérieux, le capitaine courut de sa chambre à la porte de la cabine. Il avait à peine la main sur le bouton qu'il entendit crier :

— Capitaine Clarke ! capitaine Clarke !

Il ouvrit brusquement la porte et vit un homme qui descendait l'escalier en chancelant. C'était le second lieutenant, et il n'avait pas atteint la der-

rière, qui vacilla sur le bord de l'ouverture, mais chercha lui aussi, à saisir l'assaillant, et, l'amenant près de lui, reconnut que c'était un des coolies.

Dans l'espace d'une seconde et comme si la reconnaissance de l'homme avait éclairé son cerveau, il rassembla ses forces et frappa l'assassin droit entre les deux yeux, l'avenglant ainsi pour un moment et le mettant dans l'impossibilité de lui porter un coup.

Personne n'accourut à son aide, d'ailleurs, le pont devait être complètement désert alors, il le savait déjà.

Il se rappela ensuite que le timonier aurait pu intervenir, quitter un moment le gouvernail, ou tout au moins donner l'alarme et arrêter la mutinerie, s'il l'avait osé, mais le malheureux était saisi

d'une terreur panique trop forte pour pouvoir remuer la main ou seulement articuler un son, de sorte que le capitaine continua à se colleter seul avec le coolie.

Dans la lutte, qui avait toujours pour théâtre le haut de l'escalier, le pied du capitaine glissa, et les deux hommes dégringolèrent les marches, le matelot donnant des coups de couteau et le capitaine, qui avait, pendant ce temps, reçu une blessure sérieuse dans le flanc, frappant avec son poing nu.

Ils continuèrent à rouler de cette manière et, à la fin, le capitaine, quoique très affaibli par la perte de sang, semblait prendre le dessus, quand son pied glissa de nouveau dans le sang qui ruisselait, et il tomba en arrière dans la cabine.

Le coolie, pensant probablement que c'était la mort qui avait fait lâcher prise au capitaine et le voyant s'abattre ainsi lourdement, ne s'en inquiéta pas davantage et commença à gravir l'escalier.

Le capitaine Clarke eut juste assez de force pour entrer dans la cabine, où sa femme lui tendit un revolver.

Il s'en saisit, s'approcha de la porte et regarda.

Le coolie avait disparu.

S'apercevant que ses forces l'abandonnaient rapidement, le capitaine appela le timonier, qui se trouvait sur le pont.

— Maloney ! Maloney !

Une faible voix répondit. Le capitaine l'appela de nouveau et lui dit de fermer la porte extérieure en haut de l'escalier.

— Je ne puis pas, monsieur.

— Pourquoi ?

— Il y a quelqu'un là.

— Qui est-ce ? demanda

le capitaine.

— Je ne puis le dire, monsieur.

Il était évident que l'homme était envahi complètement par une crainte terrible et qu'il n'y avait pas à compter sur son aide.

\* \*

nière marche qu'il tombait comme une masse en travers du seuil, aux pieds du capitaine.

Sans prendre le temps de voir si l'homme était mort ou non, le capitaine, se demandant encore s'il était sous l'impression d'un cauchemar, bondit sans armes et dans sa toilette de nuit, sur l'escalier qui conduisait au pont.

Une minute de réflexion l'aurait convaincu que c'était le comble de la témérité, mais il jugeait qu'il n'avait pas le loisir de réfléchir.

Cependant, comme il arrivait à la marche supérieure, il reçut une estafilade sur le côté de la tête et sentit une main l'empoigner à la gorge.



Les deux hommes dégringolèrent sur les marches. — Page 500, col. 3

chance d'assistance, ne se maintenait qu'avec difficulté ; soutenu par Mme Clarke, il verrouilla la porte intérieure, qui donnait de l'arrière cabine sur le passage, au pied de l'escalier, et aussi la porte conduisant dans la pièce antérieure, et se mit à faire de son mieux pour la sauvegarde de sa femme et de son enfant.

Il était certainement tout à fait incapable de prendre des mesures de précaution pour le reste de l'équipage, qui pouvait, d'ailleurs, être en majeure partie acquis à la révolte.

A cet instant, il entendit de nouveau des pas sur l'escalier, et un homme vint s'affaisser au bas, contre la porte. Le capitaine entr'ouvrit avec précaution la porte de derrière, comptant pouvoir tirer sur le coolie, mais, au lieu du misérable, c'était un homme de l'équipage, nommé Hendriksen, qui semblait bouleversé et frissonnait de terreur.

En voyant la baie ouverte, il supplia :

— Oh ! cachez-moi, capitaine ! cachez-moi !

Le capitaine le mit en joue et lui demanda ce qu'il y avait, mais le malheureux était tout à fait incapable de fournir un renseignement et ne faisait que répéter :

— Cachez-moi ! cachez-moi !

Le capitaine Clarke, craignant une trahison et dans l'impossibilité de rester debout plus longtemps, referma et verrouilla la porte, et laissa l'homme dans le passage.

Il s'assit alors sur une natte dans un coin de la cabine, d'où il pouvait commander avec son revolver les portes et les fenêtres ; et Mme Clarke, dont la présence d'esprit ne s'était pas démentie une seule minute et qui avait montré le plus grand courage depuis le moment où la chute de son mari sur les marches l'avait éveillée, commença à étancher le sang et à panser ses blessures.

Elle découvrit d'affreuses balafres autour de la tête et aux tempes, et la terrible blessure qu'il avait reçue dans le flanc gauche, juste au-dessous des côtes, blessure qui atteignait le poumon.

Tandis qu'elle était occupée à ces soins, les deux coolies parurent soudain à une fenêtre de la cabine, brisèrent le carreau et on entendit la voix de l'un d'eux qui appelait l'autre pour entrer.

Le capitaine Clarke était trop faible pour tenir d'une main bien ferme son revolver, mais, cependant voyant que la jambe d'un des bandits se glissait doucement par le trou fait à la fenêtre, il tira deux fois coup sur coup, et le couple, qui le croyait assurément mort, fila précipitamment en envoyant une bordée de jurons qui témoignait de son désappointement.

C'était leur premier échec et il avait son importance, car ils voulaient certainement s'emparer du stock d'armes à feu du capitaine pour en finir avec leurs camarades.

\* \*

Nous pouvons maintenant laisser pour quelque temps les occupants de la cabine et raconter ce qui s'était passé dans les autres parties du navire.

Quelque extraordinaire que la chose puisse paraître, le fait est que la mutinerie était, d'un bout à l'autre, l'œuvre des deux coolies embarqués à M. n. l.

Comme ils appartenaient chacun à l'une des deux bordées, ils avaient résolu de frapper le coup au changement du quart, cet instant étant le seul où ils pussent joindre leurs efforts.

Le quart descendant à minuit avait remarqué que le coolie, qui aurait dû rester sur le gaillard d'avant jusqu'au moment où la garde serait relevée, était parti sur le pont quelque temps avant l'heure.

Quand on changea les quarts, le premier et le second lieutenants s'assirent et causèrent, sur l'écoutille d'arrière.

Les deux coolies s'approchèrent en sourdine et les surprirent, l'un des deux prétendant qu'il était malade.

Avant que l'un des officiers eût pu répondre, les deux bandits avaient sauté sur eux et les avaient lardés avec les couteaux qu'ils tenaient dans chaque main.

Le second lieutenant avait pu se traîner jusqu'à la cabine du capitaine, comme nous l'avons vu, et appeler à deux reprises son capitaine, avant de tomber mort.

Le premier lieutenant mourut trois heures après, sur le gaillard d'avant.

Les hommes de quart, qui avaient le dos tourné, furent effrayés par un bruit étrange et, en se retournant, ils virent le premier lieutenant qui venait vers eux et leur criait qu'il était frappé à mort.

Quelques-uns des matelots le saisirent et l'emmenèrent rapidement à l'avant, tandis que les autres paraissaient avoir perdu complètement la tête et s'enfuyaient, pris de panique, dans la même direction.

(La fin au prochain numéro)

## M. WADDINGTON

Ancien sénateur de l'Aisne, France, ancien ambassadeur à Londres, M. William Waddington est mort le 13 janvier dernier.

Né à Paris en 1821, de parents anglais, il fit de brillantes études à l'Université de Cambridge. Il se fit ensuite naturaliser Français et se consacra tout d'abord à l'étude de la numismatique.

Ce n'est qu'en 1871 qu'il fut envoyé, par le département de l'Aisne, siéger sur les bancs de l'Assemblée nationale. Il siégea au centre gauche. La première fois qu'il fut ministre, avec le portefeuille de l'instruction publique, c'est dans le cabinet qui précéda de peu, en 1873, la démission de M. Thiers. Après la chute de M. de Broglie, en 1874, le maréchal de MacMahon offrit à M. Waddington un portefeuille, qu'il refusa pour ne pas se séparer de ses amis politiques.



M. W. WADDINGTON, décédé

De 1876 à 1880, M. Waddington fit partie de plusieurs cabinets ; c'est lui qui, comme ministre de l'instruction publique, proposa de restituer à l'Etat la collation exclusive des grades universitaires. A cette époque, cette loi, votée par la Chambre, fut repoussée par le Sénat. Elle ne fut définitivement adoptée que plus tard.

M. Waddington fut enfin président du Conseil et ministre des Affaires étrangères. Il avait été nommé ambassadeur à Londres, après M. Chalmel-Lacour, et avait conservé ces hautes fonctions jusqu'à l'an dernier. Il fut alors remplacé par M. Decrais.

## SUR LA QUESTION DES ENFANTS

Mon fils jouait à côté de moi. Je lisais attentivement la curieuse relation d'une excursion en Chine, quand l'enfant me tira le bras et me dit :

— Père, pourquoi . . .

— Laisse-moi.

— Pourquoi, en soufflant le . . .

— Laisse-moi donc ! lui dis-je.

Mais lui, avec cette providentielle obstination des enfants :

— Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l'allume-t-on ? Réponds-moi, père.

— Je n'en sais rien, repris-je avec une sorte d'impatience, en le repoussant.

Il s'éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j'étais distrait ; mon attention, détournée un moment, ne pouvait se reprendre au fil du récit ; et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l'enfant et sa mine avidement curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s'éloignèrent de moi sans que je m'en aperçusse ; et, ma pensée dérivant, je mis à réfléchir à cet admirable *pourquoi* qui fait le fond du langage de l'enfance.— Quel esprit d'investigation ! me disais-je ; comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux ! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure, quand je l'ai repoussé. Et, en effet comment ai-je pu le repousser ? N'est-ce pas une faute, plus qu'une faute, d'amortir ainsi cette ardeur, qui est comme la faim et la soif de l'intelligence ? N'est-ce pas, en quelque sorte, leur fermer les yeux ? Toujours écartés, ils perdent l'habitude de voir ? les objets eux-mêmes n'ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés de éclairer. Mes réflexions devenaient des remords. Ainsi, tout à l'heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre ? pourquoi, lorsqu'il me demandait cette explication lui avoir dit . . . " Je ne sais pas ! " A peine avais-je achevé ce mot, que je m'arrêtai, frappé d'un coup subit : — Pourquoi lui ai-je dit *je ne sais pas* ? repris-je avec lenteur, — par une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse . . . c'est que . . . je ne le sais pas !

Le livre me tomba des mains, mon ignorance m'apparut pour la première fois dans toute son étendue ; et, comme en tombant, mon livre s'était ouvert à la première page, je lus sur le titre : *Voyage dans l'Inde et dans la Chine*. Voilà qui est bien étrange ! pensais-je : je me fatigue à apprendre ce qui se passe en Chine, et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me sers à chaque moment, allume le feu qui me chauffe tous les jours ! Que dis-je, ce soufflet ? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur, où est attaché ce clou ; mais ces papiers peints qui recouvrent ce mur, d'où viennent-ils ? Et ce livre où je lis, et ce papier où j'écris, qui les fabrique ? Comment ? Où ? Depuis quand ? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient ; je voyais, pour ainsi dire, chaque objet s'animer sous mes regards et m'interroger ! Tous ces mystères au milieu desquels j'avais vécu sans les comprendre ni les sonder, et qui se révélaient à moi, m'accablaient sous cet éternel *je ne sais pas*, mon unique et humiliante réponse.

La voix de cet enfant m'a réveillé de mon sommeil d'ignorance. J'en veux sortir pour lui. Je veux étudier ce petit monde qu'on appelle une chambre, pour l'y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle par le badinage et au nôtre par la rêverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité ; l'on y sent l'homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Chateaubriand ; mais en réalité son *Voyage autour de sa chambre* n'est qu'un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c'est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations ; je pars en pèlerinage *pour chez moi* ! Et toi, cher interrogateur, toi dont l'obstiné *pourquoi* m'a jeté dans ce nouveau mouvement d'idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis toi, instruis moi. Enfants ! enfants ! nous vous aimons d'une affection bien profonde ; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie, mais vous nous servez d'instituteurs ; vos questions ingénues ouvrent nos yeux ; le besoin de vous instruire nous force à apprendre et à réapprendre, et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons !

ERNEST LEGOUVÉ.

L'édition des *Loisirs d'un homme du peuple*, par G.-A. Dumont, tire à sa fin. Bientôt elle sera complètement épuisée. Prix : 50c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Ste-Catherine.



### Une cité sous terre

Dans la province de Constantine à Timgad, on découvrirait il y a quelques années, les ruines d'une cité importante construite par les Romains, au premier siècle de notre ère, et portant le nom de Thamugadi. Des fouilles opérées en 1889 avaient mis à jour des constructions curieuses admirablement conservées : Un temple colossal, une écurie, un théâtre, des égouts, etc.

De nouvelles fouilles récentes viennent de mettre à jour des thermes romains de la fin du deuxième siècle, d'importants fragments de statues, de merveilleuses mosaïques. De jour en jour, on découvre de nouvelles richesses et, dans quelques mois, la résurrection de la cité sera complète.

\* \* \* \*

### La bénédiction

Il existe dans nos familles canadiennes une pieuse coutume que nous devons tenir à conserver : au premier jour de l'an, les enfants s'agenouillent devant leur père et leur mère, pour recevoir leur bénédiction. O la scène touchante ! O les doux épanchements ! Que de chers souvenirs on évoque ! Que de larmes de joies sont alors versées ! Et quel beau spectacle lorsque, au sein d'une famille nombreuse, un vénérable aïeul, comme un prêtre dans un temple, levant les mains au ciel, implore les faveurs d'en haut pour les fils de deux et de trois générations !

Fussent nos parents pauvres et ignorants, tandis que nous sommes nous-mêmes riches, instruits, honorés, n'oublions pas ce que nous leur devons, ni ce qu'ils ont souffert pour nous : accomplissons envers eux le devoir de la piété filiale et, comme aux jours de notre enfance, tenons à la bénédiction paternelle.

\* \* \* \*

### Soyez matinal

Sous le rapport des repas et du sommeil, un vieil adage prescrivait ainsi à nos pères le régime le plus convenable pour prolonger leur existence. "Levez à six, dînez à dix, soupez à six, et vous vivrez dix fois dix."

Les plus grands hommes ont toujours donné peu d'heures au sommeil. Sully n'était pas moins économe de son temps que des deniers de l'Etat. Dans le compte qu'il rend de l'emploi de ses journées, on voit qu'il était toujours debout et au travail de grand matin, qu'il se couchait de bonne heure, qu'un ordre constant et qu'une règle invariable présidaient à ses occupations. Le grand Frédéric sentait le prix du temps et savait l'employer. Vouloir vaincre l'habitude qu'il avait contractée de dormir trop longtemps, il ordonna qu'on lui jetât, pour le réveiller, un linge trempé d'eau froide sur le visage. Jusqu'à la dernière vieillesse, levé tous les matins à quatre heures, il réglait d'avance la distribution et l'usage de ses instants.

\* \* \* \*

### Curieuse anecdote

Le *Musée des Familles* cite dans ses glanures historiques cette curieuse anecdote.

Un jour Louis XV sut que Landemath, son écuyer, avait perdu son confesseur, missionnaire de la paroisse de Notre-Dame ; l'usage des Lazaristes était d'exposer leurs morts à visage découvert. Louis XV voulut éprouver la fermeté d'âme de son écuyer.

—Vous avez perdu votre confesseur ? lui dit le roi.

—Oui, sire.

—On l'exposera sans doute à visage découvert ?

—C'est l'usage.

—Je vous ordonne d'aller le voir.

—Sire, mon confesseur était mon ami, cela me coûterait beaucoup.

—N'importe, je vous l'ordonne.

—Est ce tout de bon, sire ?

—Tout de bon.

—Ce serait la première fois de ma vie que j'aurais manqué à un ordre de mon Souverain ; j'obéirai.

—Le lendemain, à son lever, le roi dit aussitôt qu'il l'aperçut :

—M'avez-vous obéi, Landemath ?

—Sans aucun doute, Sire.

—Eh bien, qu'avez-vous vu ?

—Ma foi, j'ai vu que Votre Majesté et moi ne sommes par grand'chose.

\* \* \* \*

### Le cheval de boucherie en Chine

Tout le monde sait que le chien compose un mets recherché des chinois, au même titre que le nid d'hirondelle, mais ce que beaucoup ignorent, c'est qu'il existe un cheval spécialement élevé en vue de la boucherie.

La Chine n'est pas un pays équestre. On y distingue seulement deux variétés chevalines n'ayant aucune valeur réelle : structure irrégulière, tempérament lymphatique, faible résistance. Or, quelques engraisseurs se sont mis à spécialiser une de ces variétés en vue de la boucherie. Un journal de Shanghai publie quelques renseignements intéressants à ce sujet, d'où nous extrayons ce qui suit :

"L'abattage du cheval est un usage ancien en Chine et même un usage nécessaire, parce que la population y est beaucoup trop dense pour s'alimenter avec facilité. Tandis que les classes pauvres doivent se contenter de la viande des vieux chevaux de travail, des chevaux d'une variété spéciale sont engraisés pour la classe riche. Les efforts de l'éleveur ont, pendant plusieurs siècles peut être, été dirigés en vue de rendre ces animaux impropres au travail et aptes seulement à l'engraissement.

"Ces chevaux sont petits, 1 m. 25 de haut à peine : ils ont les os tendres, mais ils font une si incroyable quantité de viande et de graisses savoureuses qu'il n'est pas rare de les voir atteindre le poids de 400 à 500 kilogrammes à la fin de leur troisième année, moment où ils sont abattus. De plus la viande de ces animaux est à bon marché, car ils arrivent à accumuler leur masse peu commune de chair et de graisse sans réclamer des fourrages coûteux. Leur principale nourriture se compose notamment de foin, de pailles diverses et de déchets de toutes sortes."

\* \* \* \*

### Le papier au Japon

On ne se fait pas une idée en Amérique de la quantité de papier qu'on emploie au Japon. Les Japonais se servent à tout instant de papier, et pour mille usages différents. La ficelle qui lie les différents articles que vous venez d'acheter est faite de papier.

Avez vous besoin d'une corde, vous déchirez une feuille de papier, vous la roulez entre vos doigts, voilà la corde demandée ; réellement, il faut un assez rude effort des poings pour la rompre. Ce mouchoir, jeté un vent après usage, il est de papier. Les cloisons qui divisent l'intérieur des maisons japonaises, du papier. Le carreau, à travers lequel un œil indiscret vous regarde, encore du papier. A la vérité, le carreau en question marque peut être de transparence ; il n'en a même point du tout, avouons-le. Mais les Japonais, surtout les femmes, — qui sont aussi curieuses au Japon que dans les autres pays, — ne sont pas à cause de cela embarrassés, mais pas du tout, pour voir ce qui est de l'autre côté. Oh ! le moyen est bien simple ! On passe son doigt au travers de la vitre. Voilà tout ! Quand on a bien regardé, on pose une petite pièce sur l'ouverture. Le chapeau de ce passant que l'on vient de regarder par cette vitre, il est fait de papier ; le manteau de ce portefaix qui porte son bagage en fredonnant sous la pluie ; le vêtement de ce batelier qui conduit votre jonque ; cette blague à tabac, cet étui à cigares, imitation de cuir de Russie ou ma-

roquin, cet éventail, ce parapluie, cette lanterne que vous venez d'acheter, encore du papier. Ces élégantes fleurs qui ornent la chevelure des dames japonaises, ces cols de robe que vous prenez pour du crêpe anglais, du papier, toujours du papier !

\* \* \* \*

### La fonction préhensible du pied

Dans un curieux article que publie la *Nature*, M. le docteur F. Regnault présente quelques exemples intéressants de la fonction préhensible du pied. Au Dahomey, les indigènes arrachent la tête des poules qu'ils offrent en sacrifice, en la serrant entre le gros orteil et le second doigt. Sur le Nil, les Barabras montent à la grande vergue en saisissant avec le gros orteil la corde qui soutient la voile. Dans le Yucatan, les Indiens ramassent des pièces de monnaie avec le pied, saisissent de même les pierres et les lancent. Les Curajas peuvent dérober avec leurs pieds de petits objets et les enfouissent aussitôt dans le sable avec le gros orteil.

Mais c'est chez les Annamites que ce rôle préhensible du pied est surtout développé. C'est à tel point que les Chinois leur donnent l'appellation de *giao-chi* ou orteils bifurqués. Morice a vu un batelier annamite cesser de tenir le gouvernail avec la main et le diriger très justement avec le pied tandis qu'il roulait sa cigarette.

Dans l'Inde, le tourneur en bois maintient entre les deux orteils l'instrument que dirige sa main. Le cordonnier, pour coudre sa chaussure, n'a pas besoin d'une forme immobile. Le soulier est maintenu par les deux pieds, qui le font changer de position suivant les besoins. La jeune fille va à la fontaine, l'amphore de cuivre sur la tête ; si le moindre objet brille à terre, si minime qu'il soit, elle le saisira avec le pied et le portera à la main droite sans presque arrêter sa marche, ni compromettre en rien la stabilité du fardeau qui couronne sa tête ; l'enfant, pour monter à l'arbre en saisit les branches entre le gros orteil et le second doigt.

Du reste, il n'est point nécessaire d'aller en Annam et dans l'Inde pour rencontrer de curieux exemples de cette fonction préhensible du pied. Le peintre Ducornet, qui n'avait pas de bras et ne possédait que quatre doigts aux pieds, peignait en tenant le pinceau entre les deux orteils médians. Un sujet, présenté à la Société d'anthropologie par le docteur Regnault, était parvenu, bien que pied-bot, à jouer au billard avec ses membres inférieurs.

LE CHERCHEUR

### NOUVELLES A LA MAIN

Il n'y a rien d'impossible à la femme. Si par exemple un cordonnier entreprend de prouver à une belle qui porte sept points de chaussures qu'elle peut en porter trois, elle est capable de mettre le pied dedans,

\* \*

X... est l'homme le plus distrait de la terre. L'autre jour il va chez un ami et sonne ; l'ami lui-même, en robe de chambre, vient lui ouvrir la porte.

—Tiens ! lui dit X... en le regardant, tu as donc changé de bonne ?

\* \*

Consultations :

—Docteur, croyez-vous qu'il soit mauvais de fumer ?

—Dame ! voyez les cheminées ; ce sont celles qui fument le moins qui valent le mieux.

\* \*

Au cours d'histoire naturelle, le professeur à l'élève :

—Pouvez-vous me citer des mammifères qui n'ont pas de dents ?

—Oui, monsieur, il y a d'abord ma grand'mère.

# EN FAMILLE

Par Hector Malot

Cependant quand, le samedi soir, elle eut entre les mains les trois francs qu'elle venait de gagner dans sa semaine, elle ne put pas résister à la tentation de la chemise. Assurément le caraco et la jupe n'avaient rien perdu de leur utilité à ses yeux ; mais la chemise aussi était indispensable, et, de plus, elle se présentait avec tout un entourage d'autres considérations : habitudes de propreté dans lesquelles elle avait été élevée, respect de soi-même, qui finirent par l'emporter. La veste, le jupon elle les raccommoierait encore, et comme leur étoffe était de fabrication solide, ils porteraient bien sans doute quelques nouvelles reprises.

Tous les jours, quand à l'heure du déjeuner elle allait de l'usine à la maison de mère Françoise pour demander des nouvelles de Rosalie, qu'on lui donnait ou qu'on ne lui donnait point, selon que c'était la grand'mère ou la tante qui lui répondaient, elle s'arrêtait, depuis que l'envie de la chemise la tenait, devant une petite boutique dont la montre se divisait en deux étalages, l'un de journaux, d'images, de chansons, l'autre de toile, de calicot, d'indienne, de mercerie ; se plaçant au milieu, elle avait l'air de regarder les journaux ou d'apprendre les chansons, mais en réalité elle admirait les étoffes. Comme elles étaient heureuses, celles qui pouvaient franchir le seuil de cette boutique tentatrice et se faire couper autant de ces étoffes qu'elles voulaient !

Pendant ses longues stations, elle avait vu souvent des ouvrières de l'usine entrer dans ce magasin, et en ressortir avec des paquets soigneusement enveloppés de papier, qu'elles serraient sur leur cœur, et elle s'était dit que ces joies n'étaient pas pour elle... au moins présentement.

Mais maintenant elle pouvait franchir ce seuil si elle voulait, puisque trois pièces blanches sonnaient dans sa main, et très émue, elle le franchit.

— Vous désirez, mademoiselle ? demanda une petite vieille d'une voix plie, avec un sourire affable.

Comme il y avait longtemps qu'on ne lui avait parlé avec cette douceur, elle s'affermir.

— Voulez-vous bien me dire, demanda-t-elle, combien vous vendez votre calicot... le moins cher ?

— J'en ai à quarante centimes le mètre.

Perrine eut un soupir de soulagement.

— Voulez-vous m'en couper deux mètres ?

— C'est qu'il n'est pas fameux à l'user, tandis que celui à soixante centimes...

— Celui à quarante centimes me suffit.

— Comme vous voudrez ; ce que j'en disais c'était pour vous renseigner ; je n'aime pas les reproches.

— Je ne vous en ferai pas, madame.

La marchande avait pris la pièce du calicot à quarante centimes, et Perrine remarqua qu'il n'était ni blanc ni lustré comme celui qu'elle avait admiré dans la montre.

— Et avec ça ? demanda la marchande quand elle eut déchiré le calicot avec un claquement sec.

— Je voudrais du fil.

— En pelote, en écheveau, en bobine... ?

— Le moins cher.

— Voilà une pelote de dix centimes ; ce qui fait en tout dix-huit sous.

A son tour, Perrine éprouva la joie de sortir de cette boutique en serrant contre elle ses deux mètres de calicot enveloppés dans un vieux journal inventu : elle n'avait sur ses trois francs dépensé que dix-huit sous ; il lui en restait donc quarante-deux jusqu'au samedi suivant, c'est-à-dire qu'après avoir prélevé les vingt-huit sous qu'il lui fallait pour le pain de sa semaine, elle se voyait pour l'imprévu ou l'économie un capital de sept sous, n'ayant plus de loyer à payer.

Elle fit en courant le chemin qui la séparait de son île, où elle arriva essoufflée, mais cela ne l'empêcha pas de se mettre tout de suite à l'ouvrage, car la forme qu'elle donnerait à sa chemise ayant été longuement débattue dans sa tête, elle n'avait pas à y revenir : elle se rait à coulisse ; d'abord parce que c'était la plus simple, et la moins difficile à exécuter pour elle qui n'avait jamais taillé des chemises, et manquait de ciseaux, et puis parce qu'elle pourrait faire servir à la nouvelle le cordon de l'ancienne.

Tant qu'il ne s'agit que de couture, les choses allèrent à souhait, sinon de façon à s'admirer dans son travail, au moins assez bien pour ne pas le recommencer. Mais où les difficultés et les responsabilités se présentèrent, ce fut au moment de tailler les ouvertures pour la tête et les bras, ce qui, avec son couteau et le billot pour seuls outils, lui paraissait si grave, que ce ne fut pas sans trembler un peu qu'elle se risqua à entamer l'étoffe. Enfin, elle en vint à bout, et le mardi matin elle put s'en aller à l'atelier habillée d'une chemise gagnée par son travail, taillée et cousue de ses mains.

Ce jour-là, quand elle se présenta chez mère Françoise, ce fut Rosalie qui vint au devant d'elle, le bras en écharpe.

— Guérie !

— Non, seulement on me permet de me lever et de sortir dans la cour.

Toute à la joie de la voir, Perrine continua de la questionner, mais Rosalie ne répondait que d'une façon contrainte.

Qu'avait-elle donc ?

A la fin, elle lâcha une question qui éclaira Perrine :

— Où donc logez vous, maintenant ?

N'osant pas répondre, Perrine se jeta à côté :

— C'était trop cher pour moi, il ne me restait rien pour ma nourriture et mon entretien.

— Est-ce que vous avez trouvé à meilleur prix autre part ?

— Je ne paye pas.

— Ah !

Elle resta un moment arrêtée, puis la curiosité l'emporta.

— Chez qui ?

Cette fois, Perrine ne put se dérober à cette question directe :

— Je vous dirai cela plus tard.

— Quand vous voudrez ; seulement, vous savez, lorsqu'en passant vous verrez tante Zénobie dans la cour ou sur la porte, il vaudra mieux ne pas entrer : elle vous en veut ; venez le soir plutôt, à cette heure-là elle est occupée.

Perrine rentra à l'atelier attristée de cet accueil ; en quoi donc était-elle coupable de ne pas pouvoir continuer à habiter la chambrée de mère Françoise ?

Toute la journée elle resta sous cette impression, qui revint plus forte quand le soir elle se trouva seule dans l'aumuche, n'ayant rien à faire pour la première fois depuis huit jours. Alors, afin de la secouer, elle eut l'idée de se promener dans les prairies qui entouraient son île, ce qu'elle n'avait pas encore eu le temps de faire. La soirée était d'une beauté radieuse, non pas éblouissante comme elle se rappelait celles de ses années d'enfance dans son pays natal, ni brûlante sous un ciel d'indigo, mais tiède, et d'une clarté tamisée qui montrait les cimes des arbres baignées dans une vapeur d'or pâle : les foins, qui n'étaient pas encore murs, mais dont les plantes déflorissaient déjà, versaient dans l'air mille parfums qui se concentraient en une senteur troublante.

Sortie de son île, elle suivit la rive de l'entaille, marchant dans les herbes hautes qui depuis leur pousse printanière n'avaient été foulées par personne, et de temps en temps se retournant, elle regardait à travers les roseaux de la berge son aumuche qui se confondait si bien avec le tronc et les branches de saules, que les bêtes sauvages ne devaient certainement pas soupçonner qu'elle était un travail d'homme, derrière lequel l'homme pouvait s'embusquer avec un fusil.

Au moment où, après un de ces arrêts qui l'avait fait descendre dans les roseaux et les joncs elle allait remonter sur la berge, un bruit se produisit à ses pieds qui l'effara, et une sarcelle se jeta à l'eau en se sauvant effrayée. Alors, regardant d'où elle était partie, elle aperçut un nid fait de brins d'herbe et de plumes, dans lequel se trouvaient dix œufs d'un blanc sale avec de petites taches de couleur noisette : au lieu d'être posé sur la terre et dans les herbes, ce nid flottait sur l'eau ; elle l'examina pendant quelques minutes, mais sans le toucher, et remarqua qu'il était construit de façon à s'élever ou s'abaisser selon la crue des eaux, et si bien entouré de roseaux que ni le courant, si une crue en produisait un, ni le vent ne pouvaient l'entraîner.

De peur d'inquiéter la mère, elle alla se placer à une certaine distance, et resta là immobile. Cachée dans les hautes herbes où elle avait disparu en s'assurant, elle attendit pour voir si la sarcelle reviendrait à son nid ; mais comme celle-ci ne reparut pas, elle en conclut qu'elle ne couvait pas encore, et que ces œufs étaient nouvellement pondus ; alors elle reprit sa promenade, et de nouveau au frôlement de sa jupe dans les herbes sèches elle vit partir d'autres oiseaux effrayés, des poules d'eau si légères dans leur fuite qu'elles couraient sur les feuilles flottantes des nénuphars sans les enfoncer ; des râles au bec rouge ; des bergeronnettes sautillantes ; des troupes de moineaux qui, dérangés au moment de leur coucher, la poursuivaient du cri auquel ils doivent leur nom dans le pays : *cra-cra*.

Allant ainsi à la découverte, elle ne tarda pas à arriver au bout de son entaille, et reconnut qu'elle se réunissait à une autre plus large et plus longue, mais par cela même beaucoup moins boisée ; aussi, après avoir suivi dans la prairie une de ces rives pendant un certain temps, s'expliqua-t-elle que les oiseaux y fussent moins nombreux.

C'était son étang avec ses arbres touffus, ses grands roseaux foisonnants, ses plantes aquatiques qui recouvraient les eaux d'un tapis de verdure mouvante que ce monde ailé avait choisi parcequ'il y trouvait sa nourriture aussi bien que sa sécurité : et quand, une heure après, en revenant sur ses pas, elle le revit à demi noyé dans l'ombre du soir, si tranquille, si vert, si joli, elle se dit qu'elle avait eu autant d'intelligence que ces bêtes de le prendre elle aussi pour nid.

## XXI

Chez Perrine, c'était bien souvent les événements du jour écoulés qui faisaient les rêves de sa nuit, de sorte que les derniers mois de sa vie ayant été remplis par la tristesse, il en avait été de ses rêves comme de sa vie. Que de fois depuis que le malheur avait commencé à la frapper, s'était-elle éveillée baignée de sueur, étouffée par des cauchemars qui prolongeaient dans le sommeil les misères de la réalité ! A la vérité, après son arrivée à Maraucourt, sous l'influence des pensées d'espoir qui renaissaient en elle, comme aussi sous celle du travail, ces cauchemars moins fréquents étaient devenus moins douloureux, leur poids avait pesé moins lourdement sur elle, leurs doigts de fer l'avaient serrée moins fort à la gorge.

Maintenant, lorsqu'elle s'endormait, c'était au lendemain qu'elle pensait, à un lendemain assuré, ou bien à l'atelier, ou bien à son île ; ou bien encore à ce qu'elle avait entrepris ou voulait entreprendre pour améliorer sa situation, ses espadrilles, sa chemise, son caraco, sa jupe. Ce soir-là, lorsqu'elle s'endormit dans sa hutte close, la dernière image qui passa devant ses yeux à demi noyés par le sommeil, aussi bien que la dernière idée qui flotta dans sa pensée engourdie, continuèrent son voyage d'exploration aux abords de son île. Cependant, ce ne fut pas précisément de ce voyage qu'elle rêva, mais plutôt de festins : dans une cuisine haute et grande comme une cathédrale, une armée de petits marmitons blancs, de tournure diabolique, s'empressait autour de tables immenses et d'un brasier infernal ; les uns cassaient des œufs que d'autres battaient et qui montaient, montaient en mousse neigeuse ; et de tous ces œufs, ceux-ci gros comme des melons, ceux-là à peine gros comme des pois, ils confectionnaient des plats extraordinaires, si bien qu'ils semblaient avoir pour but d'arranger ces œufs de toutes les manières connues, sans en oublier une seule : à la coque, au fromage, au beurre noir, aux tomates, brouillés, pochés, à la crème, au gratin, en omelettes variées, au jambon, au lard, aux pommes de terre, aux rognons, aux confitures, au rhum qui flambait avec des lueurs d'éclairs ; et à côté de ceux-là d'autres plus importants, et qui, incontestablement, étaient des chefs, mélangeaient d'autres œufs à des pâtes pour en faire des pâtisseries, des soufflés, des pièces montées.

Et alors, quand la lucidité commença à se faire dans son esprit qui s'ouvrait, elle comprit que ce qui surtout l'avait frappée dans son voyage, ce n'était ni le charme, ni la beauté, ni la tranquillité de son île, mais tout simplement les œufs de sarcelle qui avaient dit à son estomac que depuis quinze jours bientôt elle ne lui donnait que du pain sec et de l'eau, et c'étaient ces œufs qui avaient guidé son rêve en lui montrant ces marmitons et toutes ces cuisines fantastiques ; il avait faim de ces bonnes choses cet estomac, et il le disait à sa manière en provoquant ces visions qui, en réalité, n'étaient que des protestations.

Pourquoi n'avait-elle pas pris ces œufs, ou quelques-uns de ces œufs qui n'appartenaient à personne, puisque la sarcelle qui les avait pondus était une bête sauvage ?

Plus d'une fois pendant son travail ce pourquoi lui revint à l'esprit, et si ce ne fut pas avec le caractère d'une obsession comme son rêve, il fut cependant assez pressant pour qu'à la sortie elle se trouva décidée à acheter une boîte d'allumettes et un sou de sel ; puis ces acquisitions faites elle partit en courant pour revenir à son entaille.

Elle avait trop bien retenu la place du nid pour ne pas le retrouver tout de suite, mais ce soir-là la mère ne l'occupait pas ; seulement, elle y était venue à un moment de la journée, puisque maintenant au lieu de dix il y en avait onze ; ce qui prouvait que, n'ayant pas fini de pondre, elle ne pouvait pas encore

C'était là une bonne chance, d'abord parce que les œufs seraient frais, et puis parce qu'en en prenant seulement cinq ou six la sarcelle, qui ne savait pas compter, ne s'apercevrait de rien.

Autrefois Perrine n'eût pas eu de ces scrupules et elle eût vidé complètement le nid, sans aucun souci ; mais les chagrins qu'elle avait éprouvés lui avaient mis au cœur une compassion attendrie pour les chagrins des autres, de même que son affection pour Palikare lui avait inspiré pour toutes les bêtes une sympathie qu'elle ne connaissait pas en son enfance. Cette sarcelle n'était-elle pas une camarade pour elle ? Ou plutôt en continuant son jeu, une sujette ? Si les rois ont le droit d'exploiter leurs sujets et d'en vivre, encore doivent-ils garder avec eux certains ménagements.

Quand elle avait décidé cette chasse, elle avait en même temps arrêté la manière de la faire cuire : bien entendu ce ne serait pas dans l'aumuche, car le plus léger flocon de fumée qui s'en échapperait pourrait donner l'éveil à ceux qui le verraient, mais simplement dans une carrière du taillis ou campaient les nomades qui traversaient le village, et où par conséquent ni un feu, ni de la fumée ne devaient attirer l'attention de personne. Promptement elle ramassa une brassée de bois mort et bientôt elle eut un brasier dans les cendres duquel elle fit cuire un de ses œufs, tandis qu'entre deux silex bien propres et bien polis, elle égrugeait une pincée de sel pour qu'il fondît mieux. A la vérité, il lui manquait un coquetier ; mais c'est là un ustensile qui n'est indispensable qu'à qui dispose du superflu. Un petit trou fait dans son morceau de pain lui en tint lieu. Et bientôt elle eut la satisfaction de tremper une mouillette dans son œuf cuit à point ; à la première bouchée, il lui sembla qu'elle n'en avait jamais mangé d'aussi bon, et elle se dit qu'aurait même que les marmitons de son rêve existeraient réellement ils ne pourraient certainement pas faire quelque chose qui approchât de cet œuf de sarcelle à la coque, cuit sous les cendres.

Réduite la veille à son seul pain sec, et n'imaginant pas qu'elle pût y rien ajouter avant plusieurs semaines, des mois peut-être, ce souper aurait dû satisfaire son appétit et les tentations de son estomac. Cependant, il

n'en fut pas ainsi ; et elle n'avait pas fini son œuf qu'elle se demandait si elle ne pourrait pas accommoder d'une autre façon ceux qui lui restaient, aussi bien que ceux qu'elle se promettait de se procurer par de nouvelles chasses. Bon, très bon, l'œuf à la coque ; mais bonne aussi une soupe chaude liée avec un jaune d'œuf. Et cette idée de soupe lui avait trotté par la tête avec le très vif regret d'être obligée de renoncer à sa réalisation. Sans doute la confection de ses espadrilles et de sa chemise lui avait inspiré une certaine confiance en lui démontrant ce qu'on peut obtenir avec de la persévérance. Mais cette confiance n'allait pas jusqu'à croire qu'elle pourrait jamais se fabriquer une casserole en terre ou en fer-blanc pour faire sa soupe, pas plus qu'une cuiller en métal quelconque ou simplement en bois, pour la manger. Il y avait là des impossibilités contre lesquelles elle se casserait la tête ; et, en attendant qu'elle eût gagné l'argent nécessaire pour l'acquisition de ces deux ustensiles, elle devrait, en fait de soupe, se contenter du fumet qu'elle respirait en passant devant les maisons et du bruit des cuillers qui lui arrivait.

C'était ce qu'elle se disait un matin en se rendant à son travail, lorsqu'un peu avant d'entrer dans le village, à la porte d'une maison d'où l'on avait démenagé la veille, elle vit un tas de vieille paille jeté sur le bas côté du chemin avec des débris de toutes sortes, et parmi ces débris elle aperçut des boîtes en fer-blanc qui avaient contenu des conserves de viande, de poisson, de légumes ; il y en avait de différentes formes, grandes, petites, hautes, plates.



Alors, regardant d'où elle était partie, elle aperçut un nid. — Page 31, col. 2.

En recevant l'éclair que leur surface polie lui envoyait, elle s'était arrêtée machinalement ; mais elle n'eut pas une seconde d'hésitation : les casseroles, les plats, les cuillers, les fourchettes qui lui manquaient, venaient de lui sauter aux yeux ; pour que sa batterie de cuisine fût aussi complète qu'elle la pouvait désirer, elle n'avait qu'à tirer parti de ces vieilles boîtes. D'un saut elle traversa le chemin, et à la hâte fit choix de quatre boîtes qu'elle emporta en courant pour aller les cacher au pied d'une haie, sous un tas de feuilles sèches : au retour, le soir, elle les retrouverait là, et alors, avec un peu d'industrie, tous les menus qu'elle inventait pourraient être mis à exécution.

Mais les retrouverait-elle ? Ce fut la question qui, pendant toute la journée, la préoccupa. Si on les lui prenait, elle n'aurait donc arrangé toutes ses combinaisons de travail que pour les voir lui échapper au moment même où elle croyait pouvoir les réaliser.

Heureusement, aucun de ceux qui passèrent par là ne s'avisa de les enlever, et quand la journée finie elle revint à la haie, après avoir laissé passer le flot des ouvriers qui suivaient ce chemin, elles étaient à la place même où elle les avait cachées.

Comme elle ne pouvait pas plus faire du bruit dans son île que de la fumée, ce fut dans la carrière qu'elle s'établit, espérant trouver là les outils qui lui étaient nécessaires, c'est-à-dire des pierres dont elle ferait des marteaux pour battre le fer-blanc ; d'autres plates lui serviraient d'enclumes, ou rondes de madrins ; d'autres seraient des ciseaux avec lesquelles elle le couperait.

# LES MANGEURS DE FEU

## LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL

Première partie

—La réponse à ce que vous appelez votre dernière objection est facile à faire, mon cher Dick. En s'emparant du *Swan*, l'homme masqué a pu d'autant plus facilement découvrir le moyen de le faire évoluer dans l'eau, sur la terre et dans les airs, qu'il avait vu pendant plusieurs jours le capitaine conduire le *Remember* ; mais Jonathan Spiers a mis à l'abri de tout œil indiscret la partie du dangereux mécanisme qui s'applique aux accumulateurs électriques, et notre ennemi, n'étant pas encore parvenu à pénétrer ce secret, a dû se borner à une stérile et inoffensive manifestation. Mais, je le répète, il connaît le terrible pouvoir enfermé dans les flancs du *Swan*. . . . Qu'il parvienne à s'en rendre maître avant que notre ami Gilping ait pu tenir sa promesse de ramener le *Remember* à flot, et nous sommes perdus sans rémission. L'inventeur lui-même ne connaît d'autre moyen de neutraliser les effets de cette terrible machine de guerre que de lui en opposer une autre plus puissante, et cette autre repose à 100 mètres de profondeur au sein du lac Eyré.

—Excusez mon incrédulité, Olivier, fit le Canadien devenu subitement rêveur ; mais je ne suis pas un homme de science, et tout cela bouleverse tellement ma pauvre cervelle que j'ai besoin de toute l'amitié que je vous porte et de toute la confiance que vous m'inspirez, pour croire à des choses qui dépassent aussi fortement mon intelligence. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que mon impuissance à comprendre entraîne une impuissance plus radicale encore à remédier à cette situation. Que comptez-vous faire en présence d'un danger aussi imminent ?

—Une chose nous sauvera peut-être, en donnant à Gilping le temps d'exécuter son dessein : c'est que, d'après le capitaine, notre ennemi ne pourra, sans jouer sa vie, surprendre le secret qu'il cherche, et peut-être l'heure de la réussite sera-t-elle également celle de la mort. N'est-ce point ce que vous nous avez dit, Jonathan ?

—Parfaitement, monsieur le comte, répondit le capitaine Rouge ; si ce traître n'est pas guidé dans ses recherches par un homme du métier, c'est-à-dire par un mécanicien habile, il est à peu près certain qu'il se fera tuer aux premiers efforts qu'il tentera pour découvrir la manœuvre des accumulateurs électriques. Toutes les portes intérieures sont fermées, et quelque soit celle qu'il essaye d'ouvrir, il recevra à l'instant même une décharge à tuer un bœuf. Seulement, je dois avouer qu'il ne faudrait pas avoir en ce moyen plus de confiance que de raison, car en s'évadant du *Remember*, dont toutes les issues étaient défendues de même, il a accompli, avec la difficulté de plus de cent mètres d'eau sur la tête, un tel tour de force, d'intelligence et d'habileté, que j'eusse déclaré la chose impossible, et que je ne me sens pas moi-même capable de renouveler l'expérience. Nous avons affaire à un homme bien fort, messieurs !

Il est certain, reprit le capitaine Rouge, que jusqu'à présent notre ennemi n'a absolument rien découvert, car, je le connais, c'est un être froid, calculateur, n'appréciant que les résultats acquis, et d'autant plus incapable de reculer sa vengeance pour la mieux savourer, qu'il a déjà laissé échapper l'occasion d'en finir avec cette lutte que le grand conseil des Invisibles commence à trouver trop longue ; donc, si nous existons encore. . . c'est qu'il ne sait rien. C'est à M. Gilping de nous dire maintenant quand il pourra faire cesser cette vie d'appréhensions constantes et de fiévreuse attente, qui nous énerve et nous tue.

Tous les regards se tournèrent avec anxiété vers le membre de la Société Royale de Londres. . . . L'ex-koboug des Ngotaks était en train de passer une minutieuse inspection des diverses parties de sa clarinette, comme s'il avait l'intention de regaler l'assemblée d'un de ses concerts habituels ; néanmoins, l'interpellation du capitaine parvint à le distraire de cette grave occupation et, relevant la tête, il répondit lentement, avec l'intention évidente de ménager ses effets.

—Ahio ! j'avais demandé huit jours pour en terminer, mais j'ai rectifié mes calculs, le poids à soulever dans l'eau est relativement moins important que je ne le croyais, même en tenant compte de l'imprévu et je suppose. . . . oui, je suppose que demain soir, au coucher du soleil, je pourrai amener le *Remember* à fleur d'eau.

De frénétiques hurrahs accueillirent ces paroles.

—Alors, vous nous sauvez, monsieur, fit le capitaine en proie à une violente émotion, et moi je vous devrai plus que la vie. Grâce à vous, dix années de travaux, de recherches, de souffrances, ne seront perdues ni pour moi ni pour l'humanité, qui bénéficiera de mon invention.

—J'allais faire une proposition, qui est maintenant sans intérêt, car on n'eût pu l'exécuter que la nuit prochaine, dit alors le Canadien.

—Faites-nous la connaître, mon cher Dick, répliqua le comte.

—A la tête d'une escouade des nôtres, et d'une centaine de guerriers nagarnooks choisis parmi les plus décidés, nous aurions pu faire une pointe à marche forcée, sur le territoire des Ngotaks, et enlever le *Swan* avant qu'on eût eu le temps de se douter de notre présence.

—L'idée n'est pas mauvaise, et nous pourrions toujours la tenter si Gilping n'est pas prêt.

—Maître, l'Oiseau-Moqueur voudrait parler, fit à ce moment le jeune Ngotak, qui était resté accroupi derrière le siège du Canadien.

—Nous t'écoutons. Woan-Vah, répondit ce dernier.

—Maître, Otouah-Noh et le navire ailé ne sont plus aux grands villages de ma tribu.

—Que dis-tu là ?

—Woan-Vah dit la vérité, maître ; l'homme masqué est parti sur son navire pour Melbourne.

—Quand cela ?

—Le jour même où il est venu s'entendre avec les grands chefs de ma maison.

—Est-ce qu'il déserterait la lutte ? demanda Olivier.

—Nullement, monsieur le comte, intervint le capitaine ; le misérable a toutes les prévoyances et toutes les habiletés, son projet est évident, il est allé chercher un mécanicien à Melbourne.

—Mais tout est pour le mieux, car il n'aura jamais le temps d'être de retour avant demain soir.

—Je ne puis malheureusement partager votre confiance, le *Swan* marche avec une telle rapidité qu'il peut accomplir ce trajet, aller et retour, en moins de vingt-quatre heures.

Tout à coup le capitaine Rouge poussa un cri terrible, et s'élançant sur la lampe, il l'éteignit. Avant qu'on eût pu lui demander compte de son acte, on l'entendit s'écrier d'une voix frémissante :

—Pas un mot, messieurs, . . . de l'ordre, . . . de la discipline, ou nous sommes perdus ; voyez ces deux points rouges à l'horizon, ce sont les lentilles de cristal du *Swan* éclairées par la lumière électrique ; je puis juger de la distance par la force du rayonnement, qui m'est connue : le navire est en ce moment à cinq ou six lieues de nous ; dans dix minutes, s'il marche à toute vitesse, il peut être ici ; j'ai éteint la lumière qui pouvait faire l'office d'un phare directeur, et, comme notre implacable ennemi n'est pas très familier avec la disposition des lieux, cela l'obligera à ralentir sa course. Et maintenant, messieurs, à la forêt ; prévenons tout notre monde et mettons une distance de cinq à six cents mètres entre l'habitation et nous, car vous pouvez être assurés que c'est sur elle que vont tomber ses premiers coups ; il n'arrive ainsi de nuit que dans la pensée de nous surprendre tous endormis.

Un frémissement général répondit seul aux paroles du capitaine. Chacun regardait avec une anxiété croissante les deux points rouges qui étincelaient dans la nuit et que, de minute en minute, on pouvait voir augmenter de volume.

—Partons, messieurs ! exclama tout à coup le comte d'une voix brève que l'émotion faisait légèrement trembler ; il n'y a pas de déshonneur à abandonner un poste qu'aucure puissance humaine ne pourrait défendre.

Dix minutes après, la petite troupe, augmentée des serviteurs et mate-lots nagarnooks, se trouvait réunie à huit cents mètres de là, sur une petite colline boisée, d'où elle pouvait suivre toutes les péripéties du drame qui allait se jouer.

Le comte d'Entraygues eut l'idée de faire appel. Gilping fut le seul qui ne répondit pas, avec Toucas et Danécan. Qu'était devenu le brave prédicant ? Qu'étaient devenus les deux mécaniciens ?

### CHAPITRE III

Le secret du *Swan*.—Quatre cents lieues en huit heures.—L'étourdissement de Dolson.—Une décharge électrique.—La destruction de la *Maria*.—Terribles angoisses

L'anxiété des fugitifs fut bientôt à son comble ; il n'y avait plus à en douter, l'homme masqué revenait sur le *Swan* ; mais était-ce une nouvelle bravade, ou bien se trouvait-il en mesure, cette fois, d'exécuter sa vengeance ?

En observant l'allure décidée qu'affectait le petit navire, le capitaine rouge n'hésita pas à se ranger à cette dernière hypothèse. Le traître Ivanovitch, dont la véritable qualité était encore ignorée du comte d'Entraygues, garanti qu'il était par un serment d'honneur que ni Luce, ni Jonathan Spiers n'avaient voulu rompre, revenait en effet de Melbourne, où il avait eu la bonne fortune de mettre la main sur un ingénieur électrique que l'administration des télégraphes s'était vue contrainte de remercier pour cause d'ivrognerie ; inutile de dire qu'il était Anglais. Averti par le Russe des formidables effets produit par la puissante machine, master Dodson, c'était le nom de l'ingénieur, n'avait eu qu'à revêtir des gants munis d'avant-bras, imprégnés de résine, corps mauvais conducteur de l'électricité, pour pouvoir examiner à loisir tout le mécanisme du *Swan*, et s'en rendre entièrement maître en quelques heures.

Ivanovitch notait avec soin les résultats à mesure que l'ingénieur les découvrait, afin de ne pas se trouver à sa merci. La besogne avait été grandement facilitée par cette circonstance que chaque *touche* de direction portait un numéro... c'était une grande imprudence que Jonathan Spiers avait commise ; mais comme il ne pouvait se charger de la manœuvre des trois navires, il avait voulu faciliter la besogne des hommes de confiance à qui il devait remettre la conduite des satellites du *Remember*.

Au lieu de se servir des touches extérieures faites pour diriger le navire sur le pont, les seules que le Russe avait découvertes par hasard, mais qui ne permettaient pas, eu égard à la situation du conducteur, de fermer le panneau extérieur du *Swan* Ivanovitch faisait évoluer maintenant le satellite du *Remember* de la chambre intérieure de direction. Il était à cette heure en pleine possession de tous les moyens du *Swan* et pouvait le conduire aussi facilement dans l'eau que dans l'air, chose qui lui eût été impossible d'accomplir auparavant.

Depuis que le Canadien et ses compagnons s'étaient réfugiés sur la colline, pas une parole qui ne s'était échangée entre eux.

Cependant, au moment où le *Swan* arrivait au-dessus de l'habitation, le comte d'Entraygues, qui s'était approché de Jonathan Spiers, lui dit à voix basse :

— Sur votre honneur, monsieur, que croyez-vous qu'il puisse advenir ?

— Priez Dieu, monsieur le comte, que ce démon ne tourne pas sa rage contre la demeure que vous avez édifiée avec tant de soins, car de tout ce qu'elle contient, riches collections, tableaux, bibliothèque incomparable, il ne resterait pas gros comme un fétu de paille, la construction elle-même ne serait plus qu'un amas de décombres.



— Le *Swan* évoluait dans la direction du lac. (Page 134, col. 1.)

A ce moment, le capitaine laissa échapper une légère exclamation de joie ; le *Swan*, après avoir fait le tour des bâtiments, comme pour les reconnaître, évoluait dans la direction du lac.

En quelques secondes, il arriva au-dessus de la plaine liquide.

Une épouvantable détonation se fit entendre et la *Maria*, qui se trouvait à l'ancre à quelques encablures du rivage, disparut dans un tourbillon d'eau qui s'éleva comme une trombe à plus de cinquante mètres dans les airs ; la commotion fut si violente que, malgré la distance, le courant atmosphérique, développé par le choc de l'électricité, renversa les fugitifs dans les broussailles.

Quand le calme fut rétabli, à la lueur des feux lenticulaires du *Swan* qui éclairait le lac comme en plein jour, la petite troupe n'aperçut plus que quelques épaves qui dansaient sur les flots... c'était tout ce qui restait de la *Maria*.

Muet d'horreur, chacun contemplant cette scène terrifiante, sans oser communiquer ses impressions à ses voisins.

Le Canadien avait saisi la main du capitaine Rouge.

— Excusez-moi, lui dit-il, d'avoir douté de vos paroles.

Mais les spectateurs de ce drame étrange n'étaient pas au bout de leur étonnement. Au moment où tous croyaient que l'homme masqué allait revenir sur l'habitation, on vit le *Swan* incliner brusquement son avant vers les flots et plonger dans le lac avec la vitesse d'une flèche.

Jonathan ne put retenir un cri de rage.

— Le misérable ! fit-il en se tordant les mains de désespoir, il va tenter de s'emparer du *Remember* !

Mais il se calma presque aussitôt ; il venait de réfléchir que le mécanisme extérieur du grand navire était tout différent de celui de ses deux satellites ; il avait en effet songé, en le construisant, à la trahison possible d'un des deux hommes à qui il aurait à confier la direction du *Swan* et du *Wasp*, et avait pris ses précautions pour qu'elle n'entraînât pas la perte du *Remember*.

Il en était là de ses réflexions, lorsque le *Swan* revint à la surface du lac, ramenant le *Wasp* avec lui. Jonathan eut alors l'explication de la manœuvre qui l'avait si fort effrayé au début. Ivanovitch lui enlevait sous ses yeux le second de ses navires.

Si l'on mourait de rage impuissante, le pauvre capitaine Rouge eût succombé à l'instant même. Les deux élégants satellites du *Remember* quittèrent gracieusement la surface du lac, et comme deux immenses albatros qui s'enlèvent d'un coup d'ailes à la pointe d'une vague et montent lentement vers les cieux, ils planèrent un instant audessus de la plaine liquide ; puis le *Swan* prenant la tête, tout deux se dirigèrent à petite vitesse du côté du territoire des Ngotaks.

Jonathan Spiers s'enfonçait les ongles dans la poitrine, ce qu'il souffrait en ce moment ne saurait se narrer.

— Oh ! murmurait-il d'une voix étranglée par émotion de la colère, voir cela et ne pouvoir rien faire, rien ! pour s'y opposer. Oh ! j'en fais le serment, si jamais je puis tenir ce lâche brigand en mon pouvoir, je lui ferai subir au centuple les tortures qu'il me force à endurer... Le misérable ! doit-il assez se rire de mon impuissance. Mais que fait donc Gilping ?... Oh ! vingt ans de ma vie pour le *Remember* ; que dis-je ! ma vie entière pour que je retrouve ma puissance pendant une heure seulement... Il doit être bon de mourir sur sa vengeance.

Cependant un soupir de soulagement s'était échappé de toutes les poitrines. L'homme est ainsi fait que, l'imminence du danger passée, le moindre répit lui rend aussitôt quelque espérance.

— Croyez-vous qu'il revienne cette nuit, capitaine ? demanda le comte d'Entraygues.

— N'en doutez pas, répondit Jonathan ; il a appris à connaître le prix du temps ; s'il retarde de quelques instants l'achèvement de sa vengeance, c'est pour la rendre plus implacable et plus sûre. Le *Swan* vient de décharger toute son électricité sur la *Feodorowna*, et le *Wasp* n'était pas sous pression ; il faut une heure environ pour que les accumulateurs des deux navires soient de nouveau en état de fonctionner ; à ce moment, vous le verrez revenir pour continuer son œuvre de destruction. Vingt quatre heures de retard et nous étions sauvés ! Mon pauvre *Remember* ! mes pauvres compagnons !

Et, se cachant le visage de ses mains, Jonathan Spiers, le rude capitaine Rouge, se prit à pleurer.

A ce moment, un guerrier indigène se dressa subitement derrière lui dans les broussailles, et sans être vu des autres personnages lui jeta rapidement ces mots dans l'oreille :

— Venez, Woangow vous attend.

Le capitaine Rouge eut comme un frisson de joie ; ces simples mots lui semblèrent gros d'espérance.

— Attends-moi, je te suis, répondit-il sur le même ton.

Puis à haute voix :

— Si vous tenez à la vie, dit-il à ses compagnons, que personne ne sorte d'ici avant mon retour.

— Où allez-vous ? demanda le comte.

Essayer de vous sauver.

Et il disparut derrière le buisson, où l'attendait l'indigène.

## CHAPITRE IV

Où Jonathan Spiers faillit étrangler John Gilping.

Le capitaine Rouge suivit aussi rapidement que l'obscurité de la nuit le lui permit le guerrier indigène, qui glissait au milieu des broussailles avec la vitesse d'un kangourou poursuivi pour les chasseurs.

Arrivé au bas de la colline, il entendit tout à coup une voix bien connue qui lui disait :

Aho ! monsieur Jonathan, excusez-moi de vous avoir dérangé de vos occupations ; je suppose qu'une petite promenade sur le lac vous sera très agréable en ce moment... Oui, positivement, je suis sûr qu'elle vous sera très agréable.

— Que voulez-vous dire ? fit le capitaine interdit par le ton de l'honorable prédicant.

— Allons, venez vite, car je suppose que nous n'avons pas de temps à perdre ; montez derrière moi sur Pacific ; c'est une bête très douce, habituée à la musique et qui sera enchantée de nous porter tous les deux.

Ne sachant s'il devait se fâcher ou obéir, le pauvre Jonathan, qui finissait par perdre la tête, se résigna à prendre ce dernier parti.

— Voilà qui est bien... Je suppose que vous êtes bon cavalier, monsieur Jonathan ; du reste, Pacific a l'allure très douce.—Prends la bride, Nagarnook, et conduis-nous, ajouta-t-il en s'adressant au guerrier.

LOUIS JACOLLIOT.

A suivre

CHOSSES ET AUTRES

—L'Egypte possède 2,000 obélisques  
—La langue de la giraffe a presque 18 pouces de longueur.

**GOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

**GUYOT** —Un Français vient d'inventer un procédé par lequel le cuir ressemble au velours et en a la douceur.

**CHARBON** EN POUDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES

**BELLOC** —L'idée de fabriquer la glace par la chimie n'est pas neuve Elle remonte à 1783.

—La cité de New York, avec sa colonie de 300,000 israélites peut se vanter d'être plus peuplée de Juifs que toute la Palestine.

**QUINUM LABARRAQUE**

VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADEMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARM.

—Une compagnie d'assurances au profit des vieilles filles est établie au Danemark. Celles qui coiffent sainte Catherine et dépassent 40 ans, reçoivent un "bénéfice" chaque semaine.

LA BANQUE DU PEUPLE

La succursale ouest, de cette banque, a maintenant ouvert ses bureaux à l'encoignure des rues Notre-Dame et Richmond, et recevra des dépôts d'épargne de \$1.00 en montant au taux de 4 0/10 par an.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.



LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

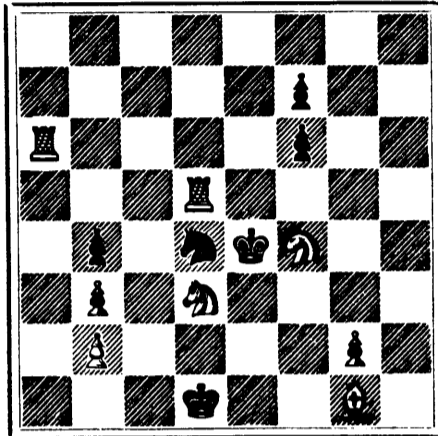
CHARADE

Mon premier eut un jeu par le whist supplanté : Ses trois pieds combinés donnent une cité, Jadis reine des mers, qu'Alexandre a vaincue. Mon second fait plaisir à maint convalescent, Que quittent insomnie et fièvre continue : Ses six pieds sans déplacement Vont mettre sous vos yeux deux fameuses rivières. De l'une en tombant Phaéton. A rendu célèbre le nom.

No 145.—PROBLEME D'ÉCHECS

Composé par C.-Eph. Saint-Maurice (âgé de 11 ans), Montréal

Noirs—5 pièces



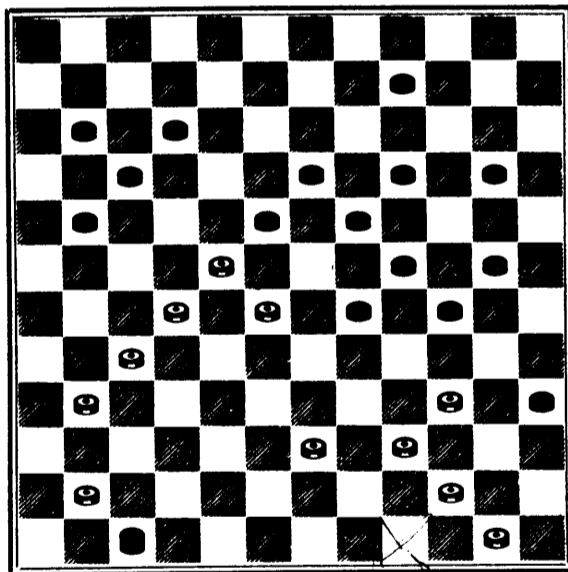
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 136.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Octave Marquis, Montréal.

Noirs—16 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 134

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
68	61	56	67
46	40	35	46
57	51	46	57
39	34	28	37
26	21	15	39
55	49	43	56
52	46	39	54
58	51	57	46
38	33	27	28
47	40	46	35
41	4	54	41
4	71	1	60
66	6	gagnent.	

Solution de la charade : Siamoise.

Solution de l'énigme : Herse. Ont deviné : Mme A. E. Jacques, Saint-Télesphore; Mlle Marie Germain, Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 142

Blancs                      Noirs  
1 T 2 R                      1 ?  
2 Mat selon le coup des Noirs.  
No 143  
1 T 6 C                      1 ?  
2 Mat selon le coup des Noirs.

No. 144

1 D 3 R                      1 F ou C pr D  
2 C 6 F, échec              2 R 5 D  
3 C 2 R, mat.  
Et autres

Ont deviné : MM. J. H. Desaulniers, Nicolet; Nap. Brochu, Lévis; J. B. Deslauriers, St-Henri; A. Campbell, Ste-Cunégonde; A. F. Morin, Ottawa.

ANNONCE DE John Murphy & Co

GRANDE VENTE

A L'OCCASION de notre

Déménagement

Tout le stock entier sera vendu avec

REDUCTIONS DE 10 A 75 P. C.

Visitez nos différents départements. Durant cette grande vente des bons marchés sans précédents sont offerts

EXEMPLES :—Toutes nos broderies nouvelles, importation du printemps, vendues moins 20 p. c. d'escompte.

Toutes nos garnitures pour robes sans exception aucune, vendues moins 20 p. c. d'escompte.

Nous venons de recevoir au-delà de vingt caisses de toiles de toutes sortes, que nous écoulons à moitié prix. Nous conseillons aux dames de voir ce lot extraordinaire qui devra nécessairement s'écouler avec une grande rapidité, vu leur bas prix

JOHN MURPHY & CO

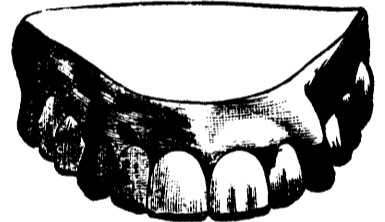
Sein des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Wel. 2122

Federal Wel. 55

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.

J. EMILE VANIER

J. (Ancien élève de l'École Polytechnique

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

167, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

UNE BOITE

LE GRAND

TAKE THE BEST

SHILOH'S CURE.

Remède contre la toux, 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge. Vendu par



A LA

# VILLE DE MONTREAL

\$150.000

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

Immenses Réductions

DANS TOUS LES

DEPARTEMENTS !!

\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

# Cie GENERALE

— DES —

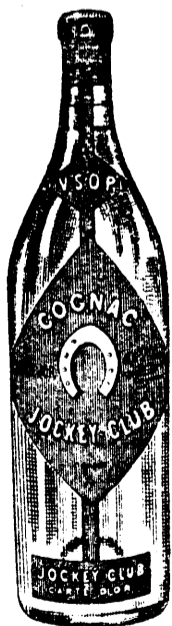
# BAZARS

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent  
Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

**LE COSMOS.**—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 8, rue François Ier, Paris, France.

# MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

POUR CADEAUX : Nous venons de recevoir un très grand choix de cols, cravates, foulards et mouchoirs en soie. Les plus hautes nouveautés toujours en main.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

20188

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

# “ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1892..... 2,567,061  
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. E. ROUFFIN & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ALEXIS HOEVR, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES** de **POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

**CHOCOLAT MENIER** Une

Erreur

Commune

Beaucoup de personnes supposent que le **CHOCOLAT** et le **COCOA** sont la même chose, la seule DIFFÉRENCE étant que l'un est en poudre (de la plus grande facilité dans la préparation), tandis que l'autre ne l'est pas.

**C'EST UNE ERREUR**

PRENEZ le Jaune de l'Œuf, PRENEZ l'Huile d'Olive, Que reste-t-il ? UN RESIDU. Il en est ainsi du **COCOA**.

Une comparaison : Le **COCOA** est le lait écrémé. Le **CHOCOLAT** de la crème pure

Demandez à l'Épicier — LE — **CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyez son nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

## Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

## RENAUD, KING

AND

## PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez **GEO. TUCKER** LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392, RUE CRAIG, MONTREAL.—Prix 25c.

**Lapins Laurique** PHOTOGRAPHES

360 RUE ST DENIS

M. J. N. LAPRÉS ÉTAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.

— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES PORTRAITS A L'HUILE AU PASTEL ETC ETC CRAYON

TELEPHONE 7283

# LE PACIFIQUE CANADIEN

Le trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., \*9.10 p.m., Boston, \$9.00 a.m., \*8.20 p.m. †Portland, 9.00 a.m., †8.20 p.m. Toronto—\$8.25 a.m., \*9.00 p.m. Détroit, Chicago, \$8.25 a.m. \*\$9.00 p.m. S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., \$9.10 p.m. Winnipeg et Vancouver, 4.45 a.m., \$9.10 p.m. Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m. Brockville, Vaudreuil, \$8.25 a.m., 4.15 p.m., 9.00 p.m. Winchester, \$8.25 a.m., 4.15 p.m., St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., †\$8.40 p.m. \*8.20 p.m. Sherbrooke, 4.05 p.m. †\$8.40 p.m. Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m. Perth, \$8.25 a.m. 4.15 p.m., \*\$9.00 p.m. Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \*\$8.20 p.m. Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., †\$8.40 p.m. Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie : Québec, 8.10 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.30 p.m. Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m. Ottawa, \$8.50 a.m., St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m. St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m. Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m. —Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.

† Samedis exceptés. \* Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. † Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connexion avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST. JACQUES  
COIN DE LA RUE ST. FRANÇOIS XAVIER

**PATENTS**  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**